

DOSSIER  
Langue et féminisme

VPH  
Un automne piquant

7<sup>e</sup> ART  
Micheline Lanctôt

DECEMBRE 2008

# :: Gazette

www.gazettedesfemmes.ca

Tout sur la condition des femmes

DES FEMMES

## DES MOTS POUR EXISTER

De Robertine Barry à  
Suzanne Jacob, Denise  
Boucher, Marie-Sissi  
Labrèche...

VP - 7<sup>e</sup> de conversion - ISSN 0712-1141 - Post de retour garanti  
K100, rue Girard, Saint-Laurent (Québec) H4R 2K2  
Décembre 2008 Vol. 30, n° 3 L'UNION DES FEMMES





18

Louise Bouchard



10

Marc-André Bouchard



39

Melanie Lévesque



44

Marc-André Bouchard



48

Martine Gauthier-Payette

## DOSSIER

# Des mots pour exister

## 18 La guerre des genres

Le saviez-vous? Ce sont les femmes journalistes qui ont posé les premiers jalons de la rédaction non sexiste. Une recherche de Gabrielle Saint-Yves.

## 23 Femmes lisibles, femmes visibles

Comment se porte la représentation des femmes dans la langue écrite? Entrevue avec Hélène Dumais, spécialiste de la question.

## 26 Femmes de plume

Certaines ont imposé leur prose et d'autres ont suivi leurs traces avec enthousiasme. Reportage sur des écrivaines qui marquent notre paysage littéraire et féministe.

## 31 Le poids des mots

Se faire traiter de pute ne serait plus une insulte? Un an plus tard, Nicolas Langelier revient sur son brûlot *De l'utilisation du mot pute par la jeune femme moderne*.

## 10 Une femme d'action

Entrevue avec Laurette Champigny-Robillard, première présidente du Conseil du statut de la femme.

## 14 Un automne piquant

Toutes les questions sur la campagne de vaccination contre le virus du papillome humain n'ont pas trouvé réponse. L'une d'elles en particulier : comment parler aux plus jeunes de ce vaccin destiné aux filles seulement?

## 36 Travelling sur le cinéma des femmes

Les festivals de cinéma de femmes sont-ils encore nécessaires? À Creteil, les opinions sont partagées.

## 39 Pas de pardon pour l'excision

Appliquée avec une conviction croissante, la loi qui fait de l'excision un acte criminel au Burkina Faso porte ses fruits.

## 44 Le féminisme raconté à Camille

Micheline Dumont légue à sa petite-fille une histoire du féminisme. Entrevue croisée avec l'historienne et Camille, 15 ans.

## RUBRIQUES

3 ÉDITORIAL | 4 BOÎTE AUX LETTRES | 5 MOT DE LA PRÉSIDENTE | 6 NOUVELLES  
46 BOUQUINS | 48 7<sup>e</sup> ART | 50 MARIE A UN JE NE SAIS QUOI



L'Union Bouchée

# Gazette DES FEMMES

Depuis 1979, cette publication est élaborée à l'initiative et sous la supervision du Conseil du statut de la femme. LES PUBLICATIONS DU QUÉBEC en sont l'éditeur.

- **Redactrice en chef**  
Helène Sarasin
- **Redactrice en chef adjointe**  
Paule Belleau
- **Redactrices-révisseurs**  
Marie-Jeanne Fragu, Judith Langevin, Sophie Marcotte et Mélanie Saint-Hilaire
- **Révisseurs**  
Helène Dumas et Yvette Gagnon
- **Correctrices d'épreuves**  
Sophie Marcotte et Anne Paré
- **Réalisation graphique**  
Jean-Laurence Jalbert
- **Photographie de Marie-Sissi Labrèche en couverture**  
Caroline Hayer / Agence Stock
- **Impression**  
Offset Beauce
- **Marketing et publicité**  
Gaétane Lafrenière, tél. : 418 643-4326 ou 1 800 463-2851
- **Ventes publicitaires**  
Catherine Brochu, tél. : 418 694-2363  
télec. : 418 688-4069
- **Courriel**  
gazette@csf.gouv.qc.ca
- **Site Internet**  
www.gazettedesfemmes.com
- **Abonnements, changements d'adresse et retours postaux**  
Gazette des femmes  
Service aux abonnements  
4380, rue Carand, Saint-Laurent  
(Québec) H4R 2A3  
Téléphone : 1 800 665-5372  
Télécopieur : 514 333-9795
- **Courriel abonnements**  
gazettefemmes@quebecorworld.com
- **Distribution**  
Messageries de Presse Benjamin  
101, rue Henry-Bessmer  
Bois-des-Frères (Québec) J6Z 4S9  
Téléphone : 450 621-8167

Dépot légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2008  
ISSN : 0704-4550

© Gouvernement du Québec

Les articles publiés dans la Gazette des femmes sont indexés dans Repère et dans l'Index de la santé et des services sociaux.

La Gazette des femmes se dégage de toute responsabilité par rapport au contenu des publicités publiées dans ses pages.

Prix réguliers : 10 \$ - 1 an

Poste-publications — N° de convention : 40069512

## Écrire POUR NE PAS MOURIR\*

ix. C'est le nombre de pages que j'arrive à lire. Et encore. Parfois, je me sens en apnée. Je dois refermer le livre. Respirer... Habitée à dévorer 100 pages en une soirée, me voilà tout le temps arrêtée. Faut dire que l'écriture de Marie-Sissi Labrèche, c'est de la souffrance à l'état pur. Des mots qui hurlent. Fragilité, espoir, colère, peine. Des mots pleins de courage aussi, qui forcent l'admiration. Et des mots qui effraient. Parce que ça fait peur et parce que ça fait mal de sentir une blessure aussi profonde. Aussi immense.

De *Borderline* à *La Lune dans un HLM*, Marie-Sissi Labrèche campe des jeunes femmes, des survivantes qui tentent de se libérer de leur passé et de s'inventer un avenir en utilisant l'écriture. C'est une littérature qui ébranle. Notre société a bougé. En tant que femmes, nous le reconnaissons et nous l'apprécions chaque jour. La réalité décrite par Labrèche est à des années-lumière de celle de nos grands-mères. L'indépendance et la liberté nous animent aujourd'hui. Mais que de solitude dans des récits comme ceux-là! Une solitude qui invite à réfléchir. Quels liens avons-nous les uns avec les autres? Des livres comme *Borderline* nous obligent à nous questionner.

Il n'y a pas si longtemps, à quelques exceptions près, les hommes détenaient le monopole de l'écriture. Par conséquent, seules leur réalité et leurs émotions circulaient, faisaient l'objet

d'études et de réflexion. Ce n'est plus le cas. Au cours des dernières années, on a assisté à une véritable explosion créative des femmes en littérature. Les Louky Bersianik, Madeleine Gagnon, Suzanne Jacob ont enrichi notre langue de mots et d'émotions.

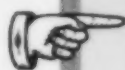
Notre langage a donc changé grâce aux auteures, comme en témoigne notre dossier *Des mots pour exister*. Mais elles n'ont pas été les seules à jouer un rôle dans cette évolution. Les premières journalistes et les linguistes ont fait preuve d'imagination et d'obstination pour nous donner une langue qui nous ressemble davantage. Aussi, il nous a semblé important de mettre en lumière leur contribution.

À chacune et chacun appartient maintenant la responsabilité de manier les mots d'une façon qui reflète les deux genres. Et il ne faut pas hésiter à dénoncer des phénomènes comme celui que rapportait l'an dernier Nicolas Langelier dans son brûlot *De l'utilisation du mot pute par la jeune femme moderne*. Nous lui avons d'ailleurs demandé, pour clore notre dossier, de revenir sur le sujet. Comme lui, nous pensons que nous ne devons pas fermer les yeux sur ce genre de fait. Il n'y a pas de deuxième sens au mot *pute* et ce ne peut être une victoire de l'utiliser. Les mots ne sont pas innocents.

**Helène Sarasin**  
Rédactrice en chef

\* Titre d'une chanson d'Anne Sylvestre

## BOÎTE AUX LETTRES



Faites-nous parvenir vos commentaires!

Pour vous publier, nous avons besoin de vos nom, adresse et numéro de téléphone. Vos coordonnées demeureront confidentielles. Les lettres peuvent être abrégées.

• [gazette@csf.gouv.qc.ca](mailto:gazette@csf.gouv.qc.ca)

• Gazette des femmes  
Conseil du statut de la femme  
800, place D'Youville, bureau 300  
Québec (Québec) G1R 6E2



### Gazette trop glamour

Je lis votre magazine avec un intérêt soutenu depuis plusieurs années. Vous devez donc voir en moi une fidèle lectrice, reconnaissante de votre

présence dans le paysage québécois. Puisque je ne vous écris pas souvent, j'en profite pour vous féliciter pour votre travail continu.

Mon commentaire du moment concerne votre choix de représenter les parents d'aujourd'hui avec un «spécial artistes» (sept.-oct. 2008). Certes, ces gens sont des parents, mais donner uniquement la place à des vedettes ajoute une touche *people* là où personne n'en demande.

Julie Mongeau

**NDLR :** Nous avons choisi de reproduire les très belles photographies de Pasquale Charland parce que la vente du livre duquel elles sont tirées permet de soutenir la fondation du Dr Gilles Julien, qui vient en aide aux enfants et aux familles du Centre-Sud de Montréal (voir le sommaire du numéro de sept.-oct. 2008). Par ailleurs, il nous importe d'augmenter notre lectorat pour amener la population et les médias à s'intéresser davantage aux

enjeux touchant l'égalité entre les femmes et les hommes. Le choix de pages couverture ou figurent des personnalités connues est une stratégie efficace pour atteindre cet objectif.

### Comme un phare

Je viens de terminer la lecture du dernier numéro de la *Gazette des femmes* (le beau numéro de sept.-oct. 2008) et je tiens à vous remercier d'être là et de garder le cap. Je suis de celles qui considèrent toujours le Conseil du statut de la femme comme un organisme phare au sein du gouvernement et la *Gazette des femmes* comme une brillante étoile dans le paysage médiatique québécois. Avec ses propos intelligents et ses belles photos, la *Gazette des femmes* s'avère toujours une expérience de lecture vivifiante et un outil fort précieux de réflexion, de conscientisation et de mémoire.

Merci encore une fois à toute l'équipe d'être là!

D. Tessier-Trottier  
Gatineau

### Enfin!

Bravo Annie Mathieu! Merci pour cet article éclairant sur les effets pervers de la pornographie («Porno ravageuse», sept.-oct. 2008). Il est grand temps que le mouvement québécois des femmes prenne position pour

l'abolir, tout comme les autres formes d'exploitation sexuelle. Ainsi, nous serions solidaires de la position de nos consœurs signataires de la Charte mondiale des femmes pour l'humanité. Comme l'exprimait l'auteure féministe Micheline Carrier en 1983, la pornographie est la base idéologique de l'oppression des femmes. À quand un avis du Conseil du statut de la femme sur l'abolition de l'exploitation sexuelle?

Johanne Jutras  
Québec

### Transgresser le tabou

En réaction à l'invitation de la *Gazette des femmes* à réagir au dossier «Le hic avec le fric» (mai-juin 2008).



Eh bien oui, ce dossier sur l'argent m'a portée à réfléchir, longtemps. Mon conjoint et moi ayant le même salaire, nous ne sommes pas confrontés au problème d'iniquité dans les dépenses relatives à l'habitation et à l'alimentation. Nous avons quand même profité de cette lecture pour discuter de ce sujet relativement tabou dans les couples. Il faut dire qu'habituellement, lorsqu'on parle d'argent, c'est qu'il manque à l'appel.

Marie Justine Dagenais  
Montréal



**Collectivement  
pour un monde  
différent**

et l'éducation en est la clé

[www.csq.qc.net](http://www.csq.qc.net)

Centrale des syndicats  
du Québec







## ans de lutte à célébrer... pour mieux continuer

Le Conseil du statut de la femme souligne cette année ses 35 ans. C'est un honneur pour moi de faire partie de ses présidentes, dont les efforts cumulés, s'ajoutant à ceux de Québécoises de tous les horizons, nous permettent aujourd'hui de compter parmi les sociétés les plus avancées au chapitre de l'égalité entre les femmes et les hommes. Les luttes pour les droits des femmes menées au sein même de l'appareil gouvernemental ont largement contribué à forcer la main des décideurs pour doter le Québec de lois qui ont changé rapidement et profondément les mentalités. Nous profitons d'ailleurs de ce moment privilégié pour vous offrir, dans ce numéro de la *Gazette*, un portrait de la première présidente du Conseil, Laurette Champigny-Robillard.

En 2004, le Conseil publiait l'avis *Vers un nouveau contrat social pour l'égalité entre les femmes et les hommes*, à partir duquel le gouvernement du Québec a conçu la politique *Pour que l'égalité de droit devienne une égalité de fait*. Plusieurs actions, pilotées par différents ministères, sont en cours pour favoriser le passage de la théorie à la pratique dans plusieurs domaines de la vie des Québécois et des Québécoises. Cet ensemble de mesures n'est pas un

lux; il constitue plutôt un passage obligé pour que les femmes aient non seulement tous les droits et toutes les responsabilités qui leur sont dus, mais qu'elles puissent aussi les exercer.

Récemment, le Conseil a livré le résultat de réflexions plus circonscrites. Il a ainsi produit un avis intitulé *Droit à l'égalité entre les femmes et les hommes et liberté religieuse*. En réponse à l'une des recommandations de cet avis, la Charte québécoise des droits et libertés de la personne a été modifiée. En effet, pour la première fois, le mot *femme* et l'expression *égalité entre les femmes et les hommes* y sont écrits noir sur blanc. Concrètement, les modifications à la Charte envoient aux juges un message clair : la valeur d'égalité entre les femmes et les hommes est fondamentale; elle sous-tend la justice, la liberté et la paix, et il faut en tenir compte dans les jugements.

En juin dernier, le Conseil abordait la question de la sexualisation de l'espace public dans l'avis *Le Sexe dans les médias : obstacle aux rapports égaux*. N'en déplaise à nos détracteurs, la sexualisation de l'espace public relève d'une vision consummatrice qui met en danger la santé physique et psychique des jeunes du Québec. Les sexologues travaillant dans les écoles

secondaires, les bénévoles d'organismes comme Tel jeunes en sont témoins et sonnent aussi l'alarme. Le Conseil a soulevé la question, comme c'était sa responsabilité de le faire.

L'enquête qualitative menée auprès des jeunes sur leur perception de l'égalité entre les femmes et les hommes en 2008 contribuera à orienter nos futurs travaux. Elle constitue le premier jalon d'un projet visant à faire partager aux jeunes du Québec un idéal de société où le talent ainsi que le potentiel des femmes et des hommes sont valorisés, où toutes et tous profitent des droits comme des progrès obtenus de longue lutte.

En une période où le droit à l'avortement est menacé, où des jeunes filles et garçons s'enlisent dans des stéréotypes sexuels nocifs, où la pauvreté des femmes et la violence envers elles continuent de sévir, bref, en une période où les acquis des femmes sont récents et fragiles, nos manches doivent demeurer retroussées. Accordons-nous tout de même le temps de célébrer 35 ans de travail acharné!

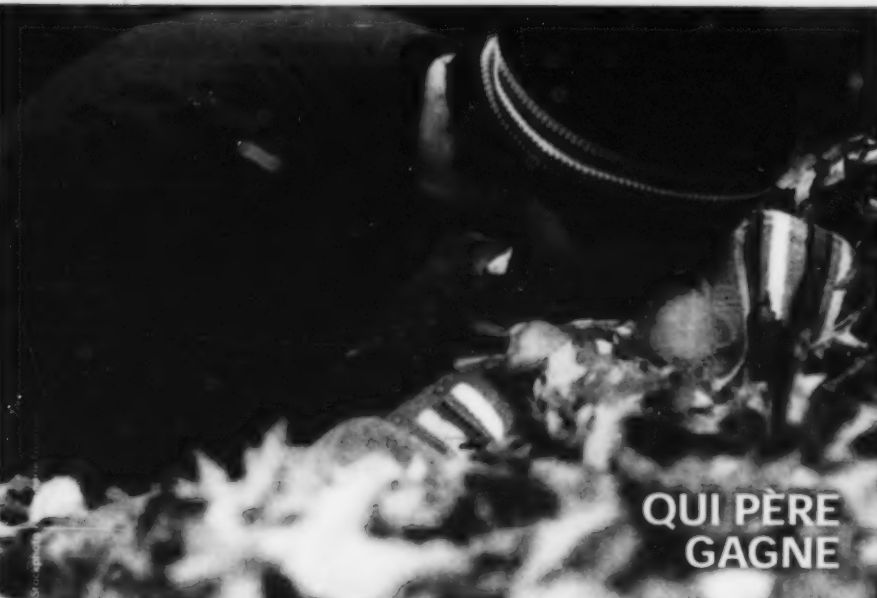
**Christiane Pelchat**

Présidente

Conseil du statut de la femme



Pour souligner son 35<sup>e</sup> anniversaire, le Conseil du statut de la femme publiera sous peu une édition spéciale de l'historique des droits des femmes *La Constante Progression des femmes*. L'édition électronique sera accessible prochainement sur le site Internet du Conseil au [www.csf.gouv.qc.ca](http://www.csf.gouv.qc.ca).



## QUI PÈRE GAGNE

«Ce n'est ni plus ni moins qu'une révolution tranquille qu'ont vécue les pères du Québec», a déclaré la présidente du Conseil de la famille et de l'enfance (CFE), Marie Rhéaume, à l'occasion du dévoilement d'un rapport sur l'engagement des pères envers leurs enfants, en septembre. Le CFE note que le rôle des pères et leur place au sein de la famille ont beaucoup évolué au cours des dernières décennies. Il souligne que les pères représentaient 36 % des prestataires du Régime québécois d'assurance parentale en 2006. Dans les cas où les parents étaient admissibles à une prestation, les pères de 69 % des nouveau-nés se sont prévalus du congé de paternité la même année.

## Lutte à finir

L'accès à des services publics universels de qualité, l'augmentation du salaire minimum et la hausse des protections publiques, dont l'aide sociale, sont les trois revendications du Collectif pour un Québec sans pauvreté dans le cadre de sa campagne Mission collective : bâtir un Québec sans pauvreté. Le Collectif a organisé en septembre une Semaine nationale d'action, à l'issue de laquelle 26 412 personnes avaient signé la pétition portant sur les trois revendications. 424 organisations et groupes avaient également fait parvenir une lettre d'appui à la campagne. Le Collectif demande notamment que le système de santé reste gratuit et universel, que l'on crée de nouvelles places dans les services de garde et que le pourcentage de places réservées aux familles démunies y augmente, que l'on double le parc de logements sociaux au Québec d'ici 5 à 10 ans et que l'on hausse les seuils d'admissibilité à l'aide juridique. Il préconise la gratuité de la formation scolaire, le gel des tarifs d'hydroélectricité, la gratuité des médicaments pour toutes les personnes démunies et des investissements dans les transports collectifs. Lancée en novembre 2007, la campagne se poursuit jusqu'au 1<sup>er</sup> décembre. ::

## Notre lien



**netfemmes.cdeacf.ca**

Le site NetFemmes fête son 10<sup>e</sup> anniversaire. Lancé par le Centre de documentation sur l'éducation des adultes et la condition féminine en novembre 1998, il diffuse des actualités, des appels à l'action, des annonces, des invitations, des textes d'opinion et des offres d'emploi. On peut y consulter un calendrier d'événements, un répertoire de groupes et d'associations de femmes au Québec et ailleurs, un autre contenant quelque 240 sites Internet classés par catégorie, en plus de catalogues documentaires, d'archives féministes et de documents sur la condition féminine. Un incontournable.

## Bloque sur mesure

Un nouveau blogue québécois vient de voir le jour : [jesuisfeministe.com](http://jesuisfeministe.com). Son objectif : briser l'isolement des jeunes féministes francophones et leur donner une plateforme où elles peuvent s'exprimer « librement, furieusement et joyeusement ». Des jeunes femmes de différentes régions du Québec et même d'ailleurs ont répondu à l'appel. Le projet est né d'une proposition qu'Isabelle N. Miron, travailleuse communautaire et militante, avait faite en vue d'obtenir la bourse *La Vie en rose*. Marianne Prairie, des Moquettes Coquettes, s'est ensuite jointe à elle pour le développer. Les deux instigatrices sont les rédactrices en chef du blogue, soutenu par le défunt magazine *La Vie en rose* et par le StudioXX, un centre d'artistes féministe engagé dans l'exploration, la création et la critique en art technologique. Longue vie!

Études à l'appui, le rapport affirme que l'engagement des pères est bénéfique pour les enfants : il a une incidence positive sur leurs compétences cognitives et sociales, leur estime personnelle et leur santé mentale. Il est donc souhaitable que l'engagement du père commence tôt dans la vie des bambins et qu'il dure le plus longtemps possible. Beaucoup de pères font preuve d'un engagement varié et significatif auprès de leurs enfants. Le CFE note toutefois que le temps consacré au travail rémunéré et aux déplacements entre le domicile et le lieu d'emploi augmente depuis

une dizaine d'années, ce qui entre en conflit avec leur engagement. Il constate par ailleurs une reconnaissance accrue des pères dans la législation et les institutions – même si, selon lui, des progrès peuvent encore être faits, comme leur donner automatiquement plein accès à l'information médicale et scolaire concernant leurs enfants. Il incite également « les pères et tous les autres acteurs privés et publics à réfléchir et à agir davantage, vigoureusement même, en faveur d'une meilleure conciliation des responsabilités familiales et professionnelles ».

## PAS ASSEZ D'ASPIRANTES DÉPUTÉES



Stéphane Dion, chef démissionnaire du Parti libéral, entouré de candidates

Si la proportion de candidates aux élections fédérales du 14 octobre dernier a été plus importante qu'en 2006, on est encore loin de la parité. Les femmes y représentaient 27 % de l'ensemble des candidats, comparativement à 23 % en 2006, selon les chiffres compilés par le groupe d'action À voix égales. Le Parti libéral a remporté la palme cette année avec 37 % de candidates; le chef Stéphane Dion s'était fixé pour objectif de présenter au moins un tiers de candidates. En 2006, 25 % des candidats du Parti étaient de sexe féminin. Le Nouveau Parti démocratique arrive au deuxième rang avec 34 % de candidates, 1 % de moins qu'en 2006. Le Parti vert se distingue pour sa part en ayant une femme à sa tête, Elizabeth May. Parmi les personnes qui ont brigué les suffrages pour ce parti, 29 % étaient des femmes (23 % en 2006). Le Bloc québécois a quant à lui recruté 21 candidates sur 75, soit 28 % (30 % en 2006). Enfin, les conservateurs ont présenté 20 % de candidates, comparativement à 12 % en 2006. ::

## Entre guillemets

### Propos de taverne ?

« Je suis indépendant, madame. Je suis la plus belle fille dans le bar et il n'est pas encore 2h du matin! »

André Arthur, faisant valoir les avantages de son statut de député indépendant. Source : Le Devoir

### Menues mais hardies

« J'ai vu des petits bouts de femmes avec tellement de guts qu'elles faisaient pâlir les autres. On dirait que l'identité masculine n'est pas capable d'accepter qu'une femme de cinq pieds quatre peut faire la job. »

L'ancien chef du Service de police de la Communauté urbaine de Montréal, Jacques Duchesneau, au sujet des policières. Source : La Presse

### Politique cravatée

« Pendant que les Américains vivent une campagne présidentielle mi-jupe mi-pantalon, la campagne électorale canadienne demeure obstinément complet-cravate. »

Nathalie Collard dans La Presse

### Argent : mot masculin

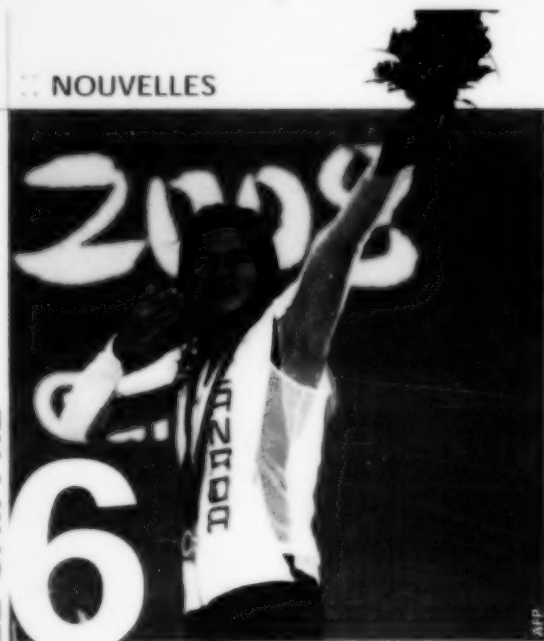
« Cela m'énerve quand les gens montrent du doigt l'orientation scolaire des femmes pour expliquer leur absence en finance [...]. J'ai fait tous les bons choix et j'ai décroché. Il y a un problème dans la City et ça s'appelle du sexisme. »

Kate Smurthwaite, qui a travaillé dans le milieu financier à Londres, citée par la journaliste Mali Ise Paquin dans La Presse

### Droits pour tous

« Je suis de ces femmes qui doivent leur liberté, leur carrière, leur accès au pouvoir à toutes celles et à tous ceux qui ont cru que les droits de la personne concernaient aussi les femmes. »

L'ancienne ministre péquiste Louise Beaudoin, dans Le Devoir



C'est le nombre de médailles que la nageuse Valérie Grand Maison a remportées aux Jeux paralympiques de Pékin en septembre. L'athlète québécoise de 20 ans a récolté trois médailles d'or (100 m style libre, 400 m style libre et 100 m papillon), deux d'argent (50 m style libre et 100 m dos) et une de bronze (200 m quatre nages individuelles). Elle a aussi établi deux records du monde, soit 4 min 28,64 s au 400 m style libre et 58,87 s au 100 m style libre dans la catégorie S13, qui réunit des athlètes ayant un handicap visuel ou une faible perception visuelle. Il s'agissait d'une première participation aux Jeux paralympiques pour Valérie Grand Maison, qui nage depuis l'âge de 9 ans. L'an dernier, elle confiait à la *Gazette des jeunes* que l'expression anglaise « *Go with the flow* », qu'elle traduisait par « il faut aller où le vent nous mène », correspondait à sa philosophie de vie. Force est de constater qu'elle l'a bien servie jusqu'à maintenant... Toutes nos félicitations, Valérie! ::

## Partage litigieux

Ni l'inégalité des contributions ni la différence d'âge entre les ex-époux ne justifient un partage inégal du patrimoine familial lors du divorce. C'est ce qui ressort d'un jugement que la Cour suprême a rendu en septembre sur le partage du patrimoine familial issu d'un mariage d'une durée de 12 ans. Un juge peut toutefois ordonner un partage inégal pour éviter une injustice. Pour le plus haut tribunal du pays, un partage égal serait injuste dans le cas où un conjoint aurait violé son « obligation fondamentale de contribuer à la formation et au maintien du patrimoine familial », commettant une « faute économique », par exemple en dilapidant des biens.

Or, la Cour a estimé qu'elle n'était pas devant un tel cas. Au moment de la rupture, l'homme est âgé de 64 ans et la dame, de 42 ans. Il demande d'exclure des biens à partager les droits accumulés, durant le mariage, au titre de son régime de retraite. Il obtient gain de cause devant la Cour d'appel du Québec, qui estime que leur inclusion dans les biens à partager constituerait une injustice. La Cour suprême casse ce jugement. Elle affirme que la différence d'âge entre les parties et le fait que l'homme se trouvait à quelques années de l'âge de la retraite ne représentent pas des causes d'injustice en l'espèce. Elle fait valoir que cette différence avait été acceptée dès le départ par les ex-époux. Quant à l'inégalité des contributions des parties au patrimoine familial, elle la qualifie de « conséquence prévisible du mariage ». ::

## DÉSACCORD TENACE

Le Tribunal des droits de la personne a condamné Gaz Métro à verser une compensation financière à sept femmes qui y avaient postulé un emploi manuel, jugeant qu'elles avaient été victimes de discrimination dans l'embauche. Dans son jugement rendu en septembre, il conclut que le processus de recrutement et d'embauche de Gaz Métro « comporte de la discrimination systémique ayant

pour effet d'exclure de manière disproportionnée les femmes de l'emploi manuel de Préposé(e) réseau/Stagiaire réseau, ou poste équivalent ». Il ordonne à Gaz Métro d'élaborer, dans un délai de trois mois à partir du jugement, un programme d'accès à l'égalité en consultation avec la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse. L'entreprise devra aussi embaucher prioritairement des femmes ayant les qualités et les aptitudes requises pour le poste de préposé réseau ou un équivalent, jusqu'à concurrence de 40 %. L'origine du litige remonte à 1996, alors que l'organisme Action

travail des femmes avait porté plainte à la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse au nom des sept femmes et d'une huitième qui s'est désistée en cours de route. « On est surpris et déçus », a déclaré une porte-parole de Gaz Métro, Marie-Noëlle Cano, en réaction au jugement du Tribunal des droits de la personne. Quant à la Fédération des femmes du Québec et au Conseil d'intervention pour l'accès des femmes au travail, ils ont salué la décision du Tribunal. Au moment de mettre sous presse, la *Gazette* apprenait que Gaz Métro avait interjeté appel. ::





## KAMIKAZES AU FÉMININ



Le nombre de femmes kamikazes en Irak s'accroît dangereusement. Trente et une femmes et jeunes filles ont déjà participé à des attaques suicide en Irak cette année, soit près de quatre fois plus qu'en 2007. Le recours aux femmes serait plus fréquent parce que les hommes n'oseraient pas les fouiller aux postes de contrôle. Les kamikazes féminines risqueraient donc moins d'attirer l'attention des gardes de sécurité.

## Le record des Rwandaises

Les Rwandaises ont établi un record mondial : le Parlement du minuscule pays d'Afrique compte maintenant plus de femmes que d'hommes. À l'issue des législatives de septembre, 56 % des députés élus appartenaient à la gent féminine. Beaucoup attribuent cet exploit au système de quotas instauré par le gouvernement, qui réserve 24 sièges aux femmes. Certaines Rwandaises y voient plutôt le reflet de la déception causée par les hommes politiques à l'époque du génocide.

## ÉQUITÉ COLIMAÇON



La course à l'équité au travail avance à pas d'escargot en Grande-Bretagne. Le nombre de femmes occupant des postes à responsabilité diminue dans 12 catégories professionnelles sur 25, dans le secteur privé comme dans le public, ainsi qu'en politique, conclut le rapport annuel de la Commission pour l'égalité et les droits de l'homme. Par exemple, seulement 19 % des sièges du Parlement sont occupés par des femmes, une légère diminution par rapport aux années précédentes. À ce rythme-là, calcule la Commission, il faudra deux siècles aux députées pour atteindre l'égalité de représentation... soit un peu moins que le temps que prendrait un escargot pour parcourir la Grande Muraille de Chine.

## MÈRES EN PÉRIL



Le bilan n'est guère reluisant pour les mamans des pays en développement : c'est là que surviennent 99 % de tous les décès maternels, 84 % étant concentrés en Afrique subsaharienne et en Asie du Sud, selon un récent rapport de l'Unicef. C'est au Niger que le danger est le plus élevé : les femmes y ont une chance sur sept de décéder des suites de complications liées à la grossesse ou à l'accouchement.

## Célibataires importées

Repeupler la Serbie en important des femmes de l'Asie. C'est l'idée saugrenue qu'a eue le secrétaire d'État au Travail et à la Politique sociale, qui proposait de faire immigrer 100 000 femmes célibataires du Laos, du Cambodge et du Vietnam pour contrer le problème démographique du pays. Son projet a aussitôt été refusé par le ministre serbe du Travail : en plus d'avoir rappelé que les politiques démographiques ne relèvent pas du secrétaire d'État, il s'est insurgé contre cette proposition comparable au trafic d'êtres humains.

## 1-800 femmes battues



En Espagne, la ligne téléphonique d'aide aux femmes maltraitées ne déroutait pas. Depuis sa mise sur pied il y a un an, 60 132 appels ont été reçus, soit près de 165 par jour, ou environ 7 par heure. Parmi celles qui ont composé le 016, 80 % étaient des femmes battues qui ont demandé conseil au personnel spécialisé et aux avocats. Créé dans le cadre de la loi destinée à lutter contre les violences faites aux femmes, ce numéro d'urgence fonctionne tous les jours de l'année, 24 h sur 24.



Tire de l'album Burquette de Francis Desharnais (Les 400 coups)

## BASTA LA BURQA !

Après la France, au tour des Pays-Bas de dire non à la burqa. Leur projet d'interdiction concernerait uniquement le port du voile intégral dans les écoles. Ici, on n'invoque pas le principe de laïcité, mais une volonté d'empêcher la stigmatisation. Sans compter que dissimuler le visage n'aide en rien à la communication, a ajouté le ministre hollandais de l'Éducation.

# UNE FEMME D'ACTION

Le 25 septembre 2007, la première présidente du Conseil du statut de la femme, Laurette Champigny-Robillard, recevait le Prix de la pionnière lors du gala Femmes de mérite. *Pionnière*. Aucun mot ne pourrait mieux décrire cette femme courageuse et fonceuse qui a influencé la situation de toute une génération de Québécoises. Regard sur une vie remplie de passions, d'actions, de décisions.

| par Mélanie Belzile

● 82 ans, Laurette Champigny-Robillard s'assoit avec des ● gestes mesurés à la jolie table de bois de sa cuisine raffinée, décorée d'un bleu provençal gai. Une apparente fragilité et une voix douce, mais aussi une surprenante force intérieure et une grande volonté émanent de la dame. Une étincelle d'humour brille dans ses yeux bleu-gris, signe de sa vivacité d'esprit. Seule une légère difficulté d'élocution trahit l'accident cérébro-vasculaire qui l'a frappée il y a cinq ans. Montréalaise amoureuse de sa ville, cette figure de proue de la cause féministe a grandement influencé la vie des Québécoises.

Enfant d'une mère d'origine canadienne-française née à Boston et d'un père québécois, Laurette Champigny-Robillard grandit, malgré l'atmosphère austère de l'avant-guerre, dans un environnement assez libéral. « C'était la grande noircœur au Québec. Mais mon père était politisé; il était donc normal d'avoir des conversations sur l'actualité internationale dans notre foyer. »

Cette jeune fille ouverte sur le monde et désireuse d'apprendre trouve dans sa grand-mère paternelle un véritable modèle : « Ma grand-mère était féministe dans l'âme; elle s'était mariée tard, elle avait des moyens, elle était très politisée et recevait dans son salon des membres de la Société Saint-Jean-

Baptiste qui y tenaient des réunions », se souvient M<sup>me</sup> Champigny-Robillard avec tendresse. « J'ai appris beaucoup d'elle. Son locataire possédait une bibliothèque considérable et me laissait fouiller dedans ! Ma grand-mère me disait toujours que l'index, ce n'était pas pour nous. Je pouvais lire tout ce que je désirais. »

« Ma grand-mère me disait toujours que l'index, ce n'était pas pour nous. »  
Laurette Champigny-Robillard

Toute jeune, Laurette possède déjà les qualités qui feront d'elle une messagère de la cause féministe au Québec. Aînée de deux frères, elle aime prendre les choses en mains. « Mon père m'appelait la mère supérieure », confie-t-elle dans un demi-sourire.

Elle abandonnera ensuite ses études à l'école normale Jacques-Cartier pour les filles. « On n'y apprenait rien du tout, alors j'ai décroché. Puis mon père m'a incitée à suivre un cours de secrétariat, un domaine dans lequel je n'avais aucun talent ! » dit-elle en riant. Cette formation lui ouvrira tout de même bien des portes.

Un parcours de combattante

Son parcours fascine. Autodidacte, elle-même avoue être surprise de la tournure qu'a prise sa vie. « Je m'étonne d'avoir réussi une telle carrière, sans avoir de diplôme. Mais l'on dépend toujours d'un concours de circonstances, et puis du risque que l'on assume ou pas de se casser la gueule. »

M<sup>me</sup> Champigny commence sa carrière à 17 ans, comme dactylo. Elle change rapidement d'emploi pour devenir vérificatrice de déclarations fiscales au ministère du Revenu du gouvernement fédéral, puis représentante de service.

En 1948, elle se marie et demeure à la maison pendant huit ans pour s'occuper de sa famille grandissante. « Avant la guerre, à la Ville de Montréal par exemple, si une femme se mariait, on lui montrait la porte. Un homme bénéficiait pour sa part d'une augmentation de salaire, et c'était ainsi dans toutes les institutions. J'ai quitté mon emploi parce que c'était coutume vers cette époque, mais je l'ai regretté, même si je ne me l'avouais pas à moi-même. »

À son retour sur le marché du travail en 1956, elle occupe la fonction de représentante de commerce, une expérience difficile mais riche d'enseignements. « Je donnais, à Toronto, des

cours en anglais à tous les vendeurs de la compagnie... à un salaire moindre que le leur et sans avoir le même titre. Les femmes qui retournaient au travail, dans ce temps-là, devaient le faire sous le couvert de l'épanouissement personnel, dans des emplois qui, somme toute, n'étaient pas des plus épanouissants... Le vrai motif de ces femmes était selon moi l'affranchissement, l'indépendance, même si elles devaient camoufler ce besoin sous le désir de donner plus de confort à leur famille.»

### L'appel du destin

M<sup>me</sup> Champigny-Robillard est mère de cinq enfants, dont deux filles nées après son retour sur le marché du travail. À une époque où les congés parentaux n'étaient pas monnaie courante, concilier les rôles de femme de carrière et de mère relevait du défi. «Ma belle-mère gardait les enfants lorsque je travaillais», explique-t-elle. Cela ne l'a pas empêchée d'être membre de la Chambre de commerce de Montréal et de siéger au conseil d'administration de la Fédération des femmes du Québec. Ses valeurs, ses expériences de travail et de bénévolat : tout la conduisait naturellement à embrasser la cause féministe.

Au début des années 1970, un comité de la Fédération demande au gouvernement du Québec la constitution d'un «office de la femme». Fin 1972, Claire Kirkland-Casgrain, ministre des Affaires culturelles, dépose à l'Assemblée nationale le projet de loi créant le Conseil du statut de la femme, le CSF. La Fédération, soucieuse que les orientations du nouvel organisme demeurent dans l'esprit de sa réflexion, présente au gouvernement trois candidatures pour la présidence du Conseil.

Pour M<sup>me</sup> Champigny-Robillard, il s'agit d'un véritable appel du destin.



Laurette Champigny-Robillard a contribué au développement du Québec moderne, faisant preuve d'audace et d'une capacité remarquable d'innover.

En 1985, Thérèse Lavoie-Roux, députée et présidente de la Commission des affaires sociales, et Laurette Champigny-Robillard, présidente de l'Office des personnes handicapées du Québec, discutent de l'intégration sociale des personnes handicapées lors de la conférence *À part égale!*



Ministère des Communications du Québec

« Je voulais vraiment avoir ce poste et j'ai fait valoir mes références, avoue-t-elle, un sourire dans la voix. Je savais que le poste était à Québec. Même si je venais de m'acheter une maison à Saint-Laurent et que je ne savais pas du tout comment j'allais m'organiser avec les enfants, je voulais vraiment participer à ce nouvel élan donné au mouvement des femmes. » C'est ainsi qu'elle devient la toute première présidente du Conseil du statut de la femme, en 1973.

### Cinq années au Conseil

Durant ses cinq années à la tête du Conseil, M<sup>me</sup> Champigny-Robillard apprend à maîtriser les rouages de l'administration publique. « Il m'a fallu près de trois ans pour comprendre tout le système, les jeux de pouvoir, la négociation avec les organismes gouvernementaux et, surtout, arriver à faire changer les choses en apprenant à se conformer aux règles administratives d'un gouvernement auquel il faut se confronter et obéir. Et devant lequel on doit quelquefois être un tout petit peu délinquant... » affirme-t-elle, les yeux pleins de défi.

En tant que première présidente, M<sup>me</sup> Champigny-Robillard a dû établir

les priorités du CSF et mettre en place ses comités directeurs. Elle est très fière d'avoir contribué à la mise sur pied du centre de documentation, qui a « outillé les femmes du Québec en les informant sur des sujets qui n'étaient auparavant que peu documentés, ou même tabous ».

Dans bien des domaines, notamment celui des relations publiques, il lui fallait ouvrir la voie. Elle se souvient, par exemple, d'une controverse créée par un discours sur la violence conjugale, prononcé lors du Congrès de la magistrature en 1975, Année internationale des femmes. « Je pensais avoir préparé un bon discours, mais j'ai reçu un accueil glacial. Je crois que c'était la première fois que l'on parlait publiquement de ce sujet tabou. J'ai été citée dans tous les journaux jaunes, j'étais abasourdie! »

### Égalité et indépendance

Fonceuse et déterminée, Laurette Champigny-Robillard imprime son erre d'aller au jeune Conseil du statut de la femme. Plusieurs groupes réclament de lui qu'il prenne position sur des sujets brûlants. Avec fierté, l'ex-présidente rappelle aujourd'hui que le CSF a été le seul organisme-conseil à se

prononcer unanimement en faveur de l'avortement au Canada. « Nous avons longuement mûri la question et j'ai subi beaucoup de pressions. Je tenais à ce que ce vote du conseil d'administration soit unanime, pour lancer un message politique fort et clair. Nous y sommes parvenues, et je pense que c'est une des plus grandes réalisations du Conseil, puisque les femmes siégeant au conseil d'administration représentaient toutes les classes de la société. »

Un autre de ses accomplissements est sans contredit la sortie du rapport *Pour les Québécoises : égalité et indépendance*, qui a connu un immense succès en librairie. « Lorsque le rapport a été rendu public, ma fille, qui était au cégep, est arrivée à la maison et m'a dit que son enseignante avait demandé à sa classe d'étudier le document, et de s'y référer. Je me suis alors rendu compte que ce que je faisais, avec l'aide précieuse du conseil d'administration du CSF et la motivation exemplaire du personnel, servait vraiment à quelque chose et avait un impact direct sur la population québécoise. »

*Pour les Québécoises : égalité et indépendance*, c'est aussi un appel à l'autonomie financière des femmes. Un sujet que M<sup>me</sup> Champigny-Robillard a



particulièrement à cœur. « Il n'existe aucune indépendance sans une certaine autonomie financière; si un individu dépend d'un autre pour assurer sa vie, à ce moment-là, c'est de l'esclavage », pense-t-elle.

Prête à passer à autre chose, M<sup>me</sup> Champigny-Robillard quitte ses fonctions en 1978, au moment où le rapport, contenant plus de 300 recommandations, est déposé au gouvernement. Elle laisse en héritage cette pierre angulaire du Conseil, qui en guidera la plupart des actions et orientations durant les décennies suivantes.

Pionnière encore une fois, elle poursuit sa carrière à titre de première présidente de l'Office des personnes handicapées du Québec, avant de devenir sous-ministre adjointe au ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles pendant trois ans. En fin de carrière, elle préside la Commission d'examen des cas psychiatriques.

Elle prend sa retraite en 1992, en laissant aux femmes du Québec un rêve d'égalité et d'indépendance en voie de se concrétiser.

## Le féminisme en 2008

M<sup>me</sup> Champigny-Robillard porte un regard lucide sur le féminisme d'aujourd'hui. « Je pense que le mouvement est dans une situation difficile; les féministes d'aujourd'hui sont nos filles, et je crois qu'il y a plusieurs problèmes que nous n'avions pas prévus lorsque nous avons rédigé notre politique d'ensemble. Par exemple, on ne

parlait pas beaucoup des femmes âgées – nous étions jeunes à l'époque –, ni des immigrantes, qui sont beaucoup plus nombreuses aujourd'hui et qui connaissent des difficultés propres à leur situation. »

« Avant la guerre, à la ville de Montréal, si une femme se mariait, on lui montrait la porte. Un homme bénéficiait pour sa part d'une augmentation de salaire. »  
Laurette Champigny-Robillard

Pour M<sup>me</sup> Champigny-Robillard, le féminisme se doit, devant ces changements sociaux considérables, de fournir une réponse et un soutien adéquats. Mais pas nécessairement avec les idées ou les moyens connus. Il lui importe surtout que le flambeau de la première génération de féministes brille dans la main de la seconde et que celle-ci aille de l'avant, avec un petit regard en arrière.

Selon elle, la lutte est loin d'être terminée, même si les femmes du Québec ont « fait un grand bout de chemin », par leurs actions et leur combativité. « Il faut que ça continue! Encore aujourd'hui, les inégalités sociales et la pauvreté touchent plus de femmes que d'hommes, surtout chez les personnes âgées. »

Mais que de chemin parcouru en quelques décennies! « Je suis heureuse qu'il n'y ait plus, dans les structures, de barrières pour les femmes, même s'il reste encore peut-être quelques obstacles dans la mentalité de certaines personnes... Peut-être suis-je optimiste en me réjouissant du chemin accompli. Si ma grand-mère vivait aujourd'hui, elle trouverait que c'est bien. L'égalité des chances pour tous, les hommes et les femmes sur un même pied... » Parions que sa grand-mère serait aussi remplie de fierté devant la vie passionnée et engagée de sa petite-fille, qui a si bien suivi ses traces. ::

## DESS EN ÉTUDES FÉMINISTES

Diplôme interdisciplinaire de 2<sup>e</sup> cycle  
Spécialisation de 30 crédits  
Temps plein ou temps partiel  
Admission : hiver, etc., automne

### Cours obligatoires (6 crédits)

- Théories féministes
- Éthique et pratique de la recherche féministe

### Cours optionnels (24 crédits)

- Séminaires offerts dans diverses disciplines
- Colloque de l'Université féministe d'été (ci-dessous)
- Possibilités de tutorat (jusqu'à 15 crédits)

Description détaillée du programme  
[www.ulaval.ca/sg/PR/C2/530A.html](http://www.ulaval.ca/sg/PR/C2/530A.html)

## UNIVERSITÉ FÉMINISTE D'ÉTÉ

Colloque interdisciplinaire

### Violences. Analyses féministes de nouveaux enjeux

Université Laval, Québec  
31 mai - 6 juin 2009

Le DESS en études féministes, en collaboration avec le Centre de recherche interdisciplinaire sur la violence familiale et la violence faite aux femmes (CRI-VIFF), vous convie à une semaine intensive d'échanges et de débats.

- Aucun pré-requis
- Tarif réduit pour les personnes aux études, à la retraite ou membres de groupes de femmes
- Reconnaissance officielle sous forme d'unités de formation continue ou de crédits de 1<sup>er</sup> cycle ou 2<sup>e</sup> cycle

### Tarifs, formulaire et modalités

[www.fss.ulaval.ca/universitefeministedete](http://www.fss.ulaval.ca/universitefeministedete)

### Renseignements supplémentaires

DESS en études féministes  
Faculté des sciences sociales  
Pavillon Charles-De Koninck  
bureau 1475J  
Université Laval  
Québec (Québec) G1K 7P4  
418 656-2131 poste 8930  
[huguetta.dagenais@ant.ulaval.ca](mailto:huguetta.dagenais@ant.ulaval.ca)



UNIVERSITÉ  
LAVAL  
Faculté des sciences sociales  
DESS en études féministes

# UN AUTOMNE PIQUANT

Cet automne, au Québec, les filles de 9 et 14 ans sont vaccinées contre le virus du papillome humain. Si la communauté médicale crie victoire, plusieurs regroupements de santé des femmes crient : « Attention ! » Ce qu'il faut savoir avant de retrousser les manches de votre fille.

| par Andrée-Anne Guénette

(Stockphoto / Jaime Dupless)

Alexandra est une petite fille comme les autres. Elle aime se balader à vélo avec sa maman, jouer sur la console Wii avec sa grande sœur, inviter des amies la fin de semaine. Elle vient de souffler neuf bougies sur son gâteau d'anniversaire et d'entrer en 4<sup>e</sup> année. Comme toutes les fillettes de son âge, Alexandra est visée cette année par la première campagne de vaccination contre le virus du papillome humain (VPH). Sa mère se questionne : outil essentiel pour protéger la santé de sa fille ou piqure de plus au carnet ?

Il y a quelques années encore, on vivait dans une ignorance relative par rapport au VPH, un des virus transmis par contact sexuel les plus répandus. Le VPH est en fait une constellation de virus de souches différentes : des quelque 100 souches connues, seules

quelques-unes auraient des conséquences fâcheuses. Le Gardasil, nom de commerce du vaccin contre le VPH, protège contre quatre souches : les types 6 et 11, qui causeraient 90 % des verrues génitales et anales (condylomes), ainsi que les types 16 et 18,

considérés comme redoutables parce qu'ils seraient responsables d'environ 7 cancers du col de l'utérus sur 10. Au Canada, en 2008, on déplorera 1 300 cas de cancer du col utérin et 380 décès liés à ce cancer. Des chiffres attristants, mais loin des 22 600 cas de cancer du sein (5 400 décès).

S'il est vrai que 75 % des Canadiens contracteront au moins une infection par le VPH dans leur vie, pas moins de 90 % de ces infections n'entraîneront aucun symptôme et disparaîtront d'elles-mêmes en deux ans, n'exigeant ni suivi ni traitement. La personne

Est-ce que 9 ans est le meilleur âge pour vacciner des fillettes théoriquement à des années de leur première relation sexuelle ?

infectée ne s'en rend pas compte : elle pourrait pourtant, à son insu, transmettre l'infection à un partenaire sexuel.

Le budget fédéral de mars 2007 annonçait un financement de 300 millions de dollars pour permettre aux provinces

d'établir leur programme de vaccination par Gardasil. De cette somme, 70 millions ont été réservés au Québec, où la vaccination commence cet automne. Le ministère de la Santé et des Services sociaux (MSSS) estime que son programme coûtera 50 millions de dollars la première année.

S'inscrivant dans le calendrier régulier de vaccination, le Gardasil sera administré par des infirmières scolaires et du CLSC en même temps que le vaccin contre l'hépatite A et B aux filles de 9 et 14 ans, en deux doses : l'une à l'automne, l'autre six mois plus tard. La troisième dose (car le vaccin en comprend trois) sera remise et administrée plus tard pour maintenir la protection, s'il le faut. À ce jour, le vaccin n'est recommandé que pour les filles, mais on étudie la pertinence de vacciner les garçons.

#### De l'information, SVP!

Les tenants du vaccin et ses détracteurs se livrent une chaude lutte. Le Dr Michel Fortier, gynécologue et professeur agrégé de médecine clinique à l'Université Laval, se réjouit de l'introduction du vaccin : « Le cancer du col est le premier cancer dont on connaît la cause, et c'est le VPH. Si nous découvrons demain un vaccin contre le cancer du sein, attendrions-nous pour vacciner ? » De leur côté, les regroupements de santé des femmes ne remettent pas en question la validité du vaccin, qui pourrait très bien améliorer la santé des femmes en réduisant la souffrance et la mortalité liées au cancer mais aussi les séquelles émotives et physiques qu'entraînent les condylomes. Ils s'interrogent plutôt sur la rapidité de la mise en place d'un tel programme et sur sa pertinence dans un contexte de pénurie de moyens, alors que des questions restent en suspens :

- On ne connaît pas la durée de la protection offerte par le vaccin au-delà de six ans. Faudra-t-il des doses de rappel ? Si oui, à quel intervalle ?
- Est-ce que 9 ans est le meilleur âge pour vacciner des fillettes théoriquement à des années de leur première relation sexuelle ? Le Dr Fortier précise que le système immunitaire des filles répond mieux à cet âge. Pourquoi alors l'âge de vaccination varie-t-il autant d'une province à l'autre (10 ans à Terre-Neuve, 13 ans en Ontario) et d'un pays à l'autre (14 ans en France) ?
- Puisqu'on ne tient pas de registre des cancers au Québec, on ignore quelles souches précises de VPH causent les cancers du col de l'utérus. Surtout, comme ce cancer évolue sur 20, voire 30 ans, il faudra autant de temps pour savoir si le vaccin réduit réellement la mortalité liée au cancer.
- La vaccination pourrait-elle faire naître un sentiment trompeur de sécurité par rapport aux infections transmissibles sexuellement (ITS) ? Louise Bouchard, professeure en sciences infirmières à l'Université de Montréal, s'en inquiète. Si on vaccine massivement sans réellement informer les jeunes filles et leurs parents sur la protection offerte par le vaccin, ces filles pourraient croire à tort qu'elles sont protégées contre le cancer du col et négliger ainsi l'utilisation du condom ? Au Québec, les ITS sont en recrudescence. Pourtant, dit Nathalie Parent, présidente de la Fédération du Québec pour le planning des naissances (FQPN), Québec n'accorde que 20 millions de dollars par année à la lutte contre les ITS, soit 30 millions de dollars de moins que pour la vaccination par Gardasil en 2008-2009. Sur son site Web, le MSSS insiste sur le fait que la vaccination fera partie d'un programme de surveillance plus large, mais il n'a annoncé aucune nouvelle somme pour l'éducation sexuelle et la prévention des ITS.
- Comme le vaccin ne peut enrayer que 70 % des cas de cancer du col – 30 % sont causés par des souches du VPH non incluses dans le vaccin –, il faudra que chaque femme passe tout au long de sa vie sexuelle active le test de Papanicolaou, le fameux « Pap test » ou frottis vaginal. Or, le Québec fait piètre figure en ce domaine. Selon la FQPN, 725 000 Québécoises n'auraient pas subi le test ces trois dernières années ou au cours de leur vie. Pour venir à bout de la maladie, il faudra joindre ces femmes.
- Surtout, pourquoi est-il nécessaire d'agir si rapidement alors que les taux de cancer du col de l'utérus chutent depuis 40 ans – grâce au « Pap test », principalement – et que ce test permet de déceler le cancer avant même qu'il n'en soit un ?

#### Respecter le rythme des jeunes filles

À l'automne 2005, les cours d'éducation sexuelle formels disparaissaient des écoles. Depuis la réforme scolaire, il revient aux enseignants de toutes les matières d'aborder la question de la sexualité lorsque l'occasion se présente. Même chose pour le vaccin contre le VPH. Seul document produit par le MSSS pour les écoles : une lettre modèle destinée aux parents des filles de 3<sup>e</sup> secondaire. L'école est libre de s'en servir ou non. Au-delà de ça, pas de rencontres d'information prévues, pas de formation supplémentaire à l'intention des infirmières scolaires pour les préparer à répondre aux éventuelles questions des filles. Ce rôle reviendra, de ce fait, entièrement aux parents.

Les sexologues et les regroupements de santé féminine déplorent cette situation. « En théorie, les enseignants peuvent parler d'éducation sexuelle partout mais, en pratique, plus personne n'est responsable et il n'y a pas de programme structuré, déplore Nathalie Parent. Quand tout le monde est responsable, personne ne l'est. Et surtout, ce ne sont pas tous les enseignants qui sont à l'aise d'en parler, et aucun n'a les outils pour le faire. »

À cet obstacle s'ajoute la difficulté bien réelle de toucher tous les enfants de la mosaïque québécoise, dont les croyances et les modes d'éducation dictent l'éducation sexuelle. Sexologue clinicienne, psychothérapeute et maman d'une fillette de 9 ans, Josée Lebœuf se porte bénévole dans l'école de sa fille pour parler d'éducation sexuelle. Elle est sensible au fait que certains parents peuvent être heurtés par l'idée qu'on offre de l'éducation sexuelle à leur enfant. « Comme sexologue, je pense que l'administration du vaccin devrait s'inscrire

dans une démarche d'éducation sexuelle. En son absence, ce serait intéressant que les infirmières scolaires informent les parents pour qu'ils puissent parler à leur enfant, dit-elle. Et chose certaine, avec ou sans vaccin, il faut leur expliquer les moyens de se protéger. »

« L'administration du vaccin devrait s'inscrire dans une démarche d'éducation sexuelle. »

Josée Lebœuf, sexologue

Tatiana Muzik, elle aussi sexologue clinicienne, partage l'avis de M<sup>me</sup> Lebœuf : il ne faut pas faire un drame de l'éducation sexuelle de nos enfants, ni aller trop vite. « On attend que les questions viennent. Il faut laisser la porte ouverte, être disponible pour écouter l'enfant et être sensible à ses questions », recom-

mande M<sup>me</sup> Muzik. Les parents plus timides peuvent partir du dépliant du MSSS que chaque jeune fille en âge d'être vaccinée recevra à l'école et demander à leur fille si elle a des questions. « L'enfant qui pose une question est prêt à avoir une réponse. Mais surtout, on ne devance pas ses questions. On va à son rythme avec un vocabulaire qu'il comprend », précise M<sup>me</sup> Lebœuf.

## LE DROIT DE POSER DES QUESTIONS



Épidémiologiste à l'Université McGill, Abby Lippman s'intéresse à la santé des femmes. En mars 2008, elle signait un argumentaire contre le vaccin dans le journal du Collège des médecins de famille du Canada : « S'il y avait tant de bonne volonté à l'égard des femmes, les fonds pour acheter ce vaccin coûteux serviraient à des programmes généraux de santé sexuelle et de reproduction, et à d'autres démarches de santé sexuelle susceptibles d'avoir des répercussions de plus grande portée sur la santé en général. » Par cette intervention, Abby Lippman espérait lancer un débat. Pourquoi amorcer une campagne si rapidement, à peine quelques mois après l'homologation du vaccin par Santé Canada, alors que les études pour asseoir son efficacité et son innocuité étaient encore en cours? demandait-elle. Pourquoi à ce prix – à 404 \$ pour trois doses, le Gardasil est le vaccin gratuit le plus coûteux jamais produit – alors que d'autres pays, comme l'Australie, ont négocié un prix plus doux avec la

compagnie pharmaceutique? Et surtout, pourquoi allouer autant de ressources à une seule maladie dans un contexte de pénuries endémiques dans le système de santé (manque de médecins de famille et de suivi médical pour tant de femmes, absence d'un registre de « Pap tests » qui assurerait un suivi de santé adéquat pour toutes les Québécoises sexuellement actives)?

M<sup>me</sup> Lippman était loin de se douter qu'elle souleverait une tempête si féroce que des instances de santé publique l'accuseraient même de mettre la santé des fillettes canadiennes en péril!

Et tout ça pour avoir posé des questions? C'est surtout là que le bât blesse. Cela n'a pas échappé au Réseau canadien pour la santé des femmes, qui lançait l'hiver dernier dans sa revue un appel puissant à revendiquer le droit de s'informer en dépit des critiques et des intérêts économiques et politiques en jeu.





## Le féminin : un genre à part entière

**A**u fur et à mesure que les femmes ont accédé à des postes ou à des métiers traditionnellement occupés par des hommes, il est devenu impératif de les faire « apparaître » dans la langue française. C'est ainsi que les écrivaines, les ingénieures, les maçonnes et les policières sont entrées dans le vocabulaire québécois, presque en même temps que sur le marché du travail.

Le Québec a joué un rôle de précurseur dans ce domaine en féminisant graduellement les noms de métier, de fonction, de grade ou de titre dès 1979. Le mouvement a pris de l'ampleur et, aujourd'hui, les dénominations au féminin sont très largement implantées dans nos habitudes linguistiques. Après la féminisation des titres, les spécialistes s'attellent maintenant à la rédaction épiciène. La perspective est plus large et met en évidence de façon équitable la présence des femmes et des hommes sans alourdir le texte.

À titre de ministre de la Condition féminine et de ministre responsable de la Charte de la langue française, je tiens à saluer l'avant-gardisme des linguistes, terminologues et lexicologues du Québec qui ont su faire évoluer notre langue en vue de l'adapter aux réalités des femmes. Je félicite également celles et ceux qui, dans leur quotidien, s'efforcent d'adopter des pratiques langagières qui prennent en compte les deux sexes. Je rends enfin hommage aux femmes et aux hommes qui participent, sans relâche et avec conviction, à l'atteinte d'une véritable égalité de fait.

La ministre de la Culture, des Communications  
et de la Condition féminine,

Christine St-Pierre

Québec

DOSSIER :

# Des mots pour

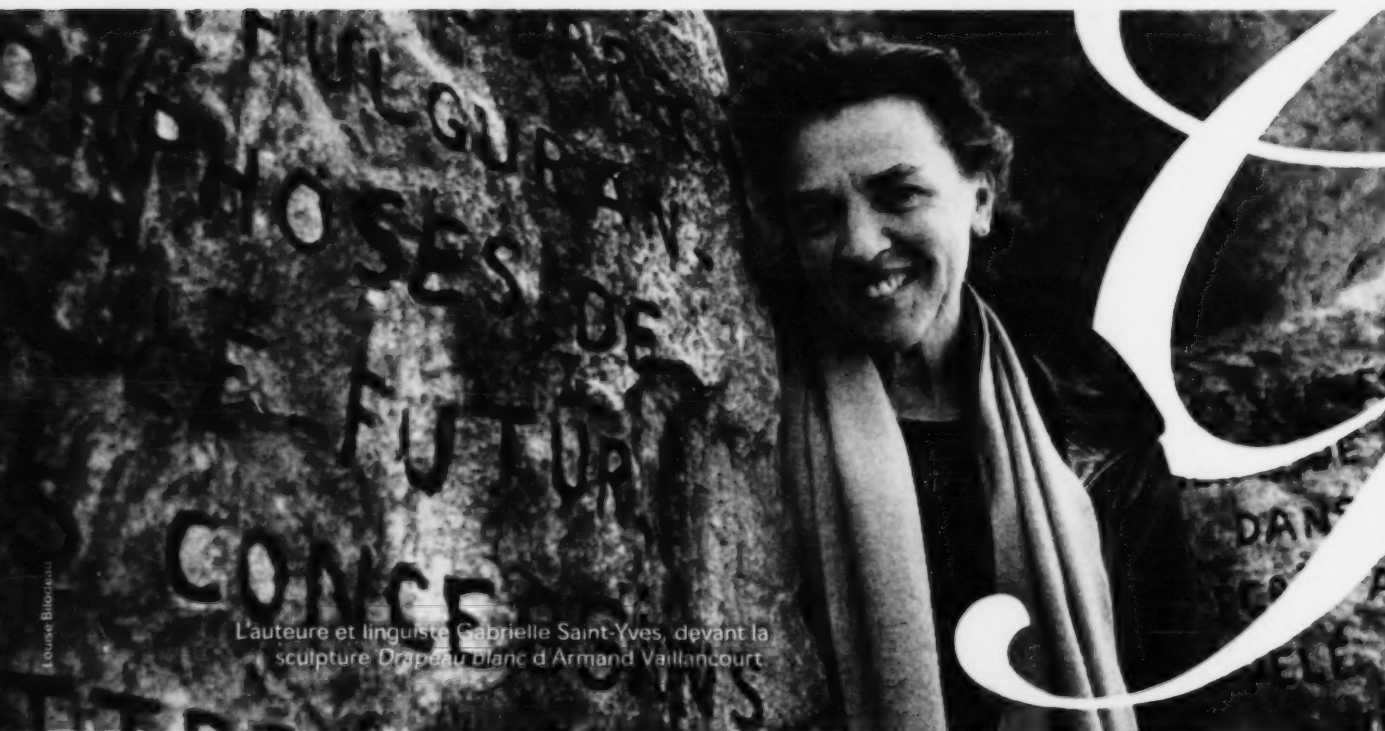
Notre langue change. Lentement mais fermement. Le féminin prend sa  
Fin le masculin mur à mur dans les échanges, les discours, les textes.

## LA GUERRE DES GENRES

À l'orée du 20<sup>e</sup> siècle, quelques femmes journalistes ont été les pionnières de la féminisation linguistique au Québec. Bousculant, innovant, inventant, elles ont usé de différentes stratégies pour adapter la langue aux changements sociaux en cours.

Retour sur ce combat.

| par Gabrielle Saint-Yves



L'auteure et linguiste Gabrielle Saint-Yves, devant la sculpture *Drapeau blanc* d'Armand Vaillancourt.

# exister

place avec élégance et assurance.  
Regard sur ce fait de société.

● ● a féminisation institutionnelle du langage a vraiment pris son essor au Québec vers les années 1970, dans un contexte social favorable à telle effervescence. Mais ce processus a commencé dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle. À son origine, l'action d'un groupe de femmes journalistes et leurs chroniques : Robertine Barry (*La Patrie*, 1891-1900, et *Journal de Françoise*, 1902-1909), Georgina Belanger (*La Presse*, 1913-1915), Éva Circé-Côté (*Les Débats*, 1899-1903) et Caroline Béique (*La Bonne Parole*, 1913-1938).

## Sœurs de combat

La presse libérale proféministe du tournant du 20<sup>e</sup> siècle est riche d'enseignements sur la conscientisation des femmes quant à leur nou-

« La femme nouvelle (*the new woman*), c'est l'appellation inventée par les Américains pour caractériser celle qui revendique des droits égaux à ceux de l'homme. »

Marie Vieuxtemps (pseud. de Josephine Marchand Dandurand), « La femme en politique », *Le Coin du feu*, vol. 3, n<sup>o</sup> 11, novembre 1895, p. 342

veau rôle sur la scène publique. C'est dans la première revue québécoise visant un lectorat de femmes, *Le Coin du feu*, publiée en 1893, qu'émerge une prise de conscience féministe. Elle se manifeste dans la thématique sociale et dans la remise en question de la langue, dont les ressources seront largement exploitées par les premières chroniqueuses, soucieuses d'adapter les titres de fonctions et de professions.

Ainsi, par contraste, on peut apprécier la modernité du discours tenu par des femmes éclairées, dont la simplicité des noms de plume, formés de seuls prénoms, évoque familiarité et sororité. Mentionnons Josette (Joséphine Marchand), Françoise (Robertine Barry), Fadette (Henriette Dessaulles), Yvonne (Marie Lacoste Gérin-Lajoie), Colombine (Éva Circé-Côté), Ginevra (Georgina Lefavre), Colette (Édouardine Lesage) et Madeleine (Anne-Marie Gleason). Ces journalistes incarnent l'image de la « femme nouvelle », celle qui animera la rédaction du *Coin du feu*.

Fondé par Joséphine Marchand Dandurand, *Le Coin du feu* témoigne de la volonté des femmes d'affirmer leur rôle social et de s'approprier la langue comme véhicule de leurs valeurs. Des essais de féminisation lexicale apparaissent d'ailleurs dès le premier numéro. La thématique de la revue en donne plusieurs exem-

ples : combinaisons inhabituelles des mots *femme*, *féminin*, *féministe* avec d'autres mots, création de nouvelles désignations pour parler d'elles. À ces formules novatrices s'ajoutent des appellations liées à des réalités émergentes. Cette conscience féminine se construit autour de questions comme le suffrage féminin, le droit à l'enseignement supérieur et l'égalité juridique, sujets qui mobilisent les femmes et les rassemblent. Sous la plume de la juriste Marie Gérin-Lajoie se manifestent des indices linguistiques de solidarité féminine : « une des nôtres » ou encore « notre sexe » !

## La plume, plus forte que l'épee

Dès le premier numéro du *Coin du feu*, l'éditrice lance une attaque, à peine voilée par l'ironie, contre les « chevaleresques ancêtres » qui nomment les femmes « le beau sexe ». Les hommes sont ainsi introduits dans la revue, et tenus responsables de la construction et de la diffusion de ces appellations. À partir du modèle *sexe fort*, les journalistes s'amuseront à créer de nouvelles expressions pour désigner les hommes : *sexe supérieur*, *sexe parfait*, *sexe heureux* et *sexe jouissant*.

L'humour servira aussi à déconstruire des représentations figées dans le carcan de la domination masculine et s'accompagnera de véritables

camouflets dans la façon de présenter les hommes sous des aspects dévalorisants : *gent barbue*, *gent reporteuse* et *race d'Adam*. On met ainsi en doute les attributs soi-disant supérieurs et on sape du même souffle les dénominations féminines réductrices – *le sexe aimable*, *le sexe faible* – pour en proposer de nouvelles.

Développement des médias, urbanisation, émergence des pratiques associatives féminines, accès aux études supérieures vont contribuer à transformer les conditions d'écriture des femmes de lettres et favoriser l'éclosion du journalisme féminin. D'emblée, ce nouveau contexte social encourage la créativité linguistique. Les premiers essais de féminisation coïncident avec les stratégies parallèles des journalistes du *Coin du feu*, qu'on pourrait appeler féminisation discursive, laquelle consiste à préserver « le sanctuaire de la femme » en créant de nouvelles formes d'associations de mots, d'emplois adjectivaux ou encore de gentiles féminins. Pour apprécier ce changement dans le discours de la revue, il faut le situer dans le contexte des écrits de l'époque. Par comparaison, ses formulations et ses audaces néologiques constituent une véritable

révolution. Mais elles atteignent vite leurs limites pour décrire les horizons nouveaux. On exploite alors une série de procédés de féminisation...

### La féminisation : fer de lance de l'émancipation

Seules quelques formes masculines génériques désignent des professions exercées par une femme. L'emploi du masculin (*collaborateurs*, *confrères*, *partisans*) associé à des professions ou à des associations féminines semble plutôt occasionnel. Rappelons qu'à cette époque, la France tend à maintenir l'invisibilité des femmes dans les titres de professions et de prestige.

On note trois procédés de neutralisation du genre masculin. Le premier consiste à faire apparaître la présence à la fois du sexe féminin et du sexe masculin dans le discours écrit, par des expressions telles que *égalité politique des sexes* ou *privilèges des deux sexes*. Le second s'appuie sur des dénominations épiciques (neutres) comme *congénères*, *gens de lettres* ou *compatriotes*. Enfin, dans le troisième, on se sert du qualificatif *humain* et des expressions *créatures humaines*, *famille humaine* et *genre humain* comme solution de rechange aux appellations collectives masculines.

Comment nommer des fonctions qui n'ont pas d'équivalent au féminin?

« La principale cause de l'effacement de certaines gens devant l'invasion féminine dans le monde des affaires, c'est l'accaparement des emplois masculins ou la compétition redoutable faite par les femmes à leurs rivaux dans ces mêmes emplois. »

Marie Vieuxtemps (pseud. de Joséphine Marchand Dandurand). « Les professions féminines », *Le Coin du feu*, vol. 4, n° 8, août 1896, p. 225

# Cybermentores

Pour choisir une carrière différente,  
joins l'une des lauréates des concours Chapeau, les filles! ou Excelle Science.

[www.mels.gouv.qc.ca/cybermentores](http://www.mels.gouv.qc.ca/cybermentores)

Cheminements - Anecdotes - Conseils  
Les cybermentores vous écoutent et vous parlent des professions  
et des métiers traditionnellement masculins.

Éducation,  
Loisir et Sport

Québec





Pour résoudre ce casse-tête, deux solutions existent. Conserver le genre masculin des titres de fonctions et construire des phrases pour le moins étranges, comme : « N'amoindrissez pas la femme au point d'en faire un électeur ou un député. » Ou, encore, utiliser des doublets tels que *citoyennes et citoyens* ou *lecteurs et lectrices*. Ces pratiques soulignent les hésitations des journalistes sur le maintien du genre masculin ou sur l'importance attribuée à la représentation du genre féminin dans les appellations collectives.

L'absence de mots associés au nouveau rôle social souhaité pour les femmes stimule la créativité des journalistes. Elle s'exprime dans de nouvelles désignations féminines des titres de fonctions et de professions. Chose étonnante, une bonne partie de ces titres ont été féminisés dans la revue avant même que les femmes puissent exercer ces professions ou occuper ces fonctions au Québec. Elles ne pourront devenir médecins et

comptables qu'à partir de 1930, mais pas encore notaires ou avocates. Les écrits de Joséphine Marchand sont ceux d'une visionnaire : ils devancent la réalité sociale des rapports de sexes.

L'érudition d'une poignée de journalistes canadiennes-françaises qui côtoient des sociétés plus progressistes que la leur et ont accès à des revues américaines, anglaises et françaises se révèle dans la féminisation de leurs articles. La thématique internationale de la revue mentionne ainsi des titres de fonctions et de professions non traditionnelles chez les femmes. On pense ici à *femme associée* et *femme idéologue*, qui contrastent avec les métiers traditionnels féminins recensés par les premiers auteurs de glossaires au Canada\*. La création de dénominations féminines ne se fait donc pas en vase clos, et révèle une volonté de suppléer aux absences et aux effacements du lexique français eu égard aux femmes.

## Féminisation et stratégies parallèles

Le premier mode de formation observé est l'ajout du mot *femme* au nom d'une profession traditionnellement exercée par un homme, pratique très courante, comme en attestent les exemples *femme artiste*, *femme de lettres* et *femme écrivain*. Le second, richement exploité, est la dérivation. Quelques exemples :

- **at** (*avocate*)
- **eur** (*libre-penseuse*)
- **ant** (*representante étrangère*)
- **ien** (*politicienne*)
- **ier** (*ambulancière*)
- **if** (*démonstrative*)

Le troisième, plus audacieux, emprunte à l'anglais (*authoress*, *barmaid*). Cet usage s'explique par la collaboration étroite des militantes

\* Voir Gabrielle Saint-Yves, « Images de l'identité féminine dans les premiers glossaires », dans Monique C. Cormier et Jean-Claude Boulanger (sous la dir. de), *Les Dictionnaires de la langue française au Québec. De la Nouvelle-France à aujourd'hui*, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. Paramètres, 2008, p. 99-133.

# Chapeau, les filles!

Si tu as choisi une formation menant à un métier traditionnellement masculin, inscris-toi au concours **Chapeau, les filles!** ou **Excelle Science**.

## Concours 2008-2009

**Date limite de dépôt des candidatures:**  
**6 février 2009**

Renseigne-toi dans ton établissement d'enseignement ou consulte le site suivant:  
[www.mels.gouv.qc.ca/chapeau](http://www.mels.gouv.qc.ca/chapeau)

**À GAGNER:** des prix de 500 \$ à 5 000 \$, des stages rémunérés et des séjours professionnels hors Québec.







## POUR EN SAVOIR PLUS

- Fondée par Joséphine Marchand, la revue féminine *Le Coin du feu*, 1893-1896
- Micheline Dumont et Louise Toupin, *La Pensée féministe au Québec. Anthologie 1900-1985*, Les éditions du remue-ménage, 2003, 750 p.
- Le Conseil national des femmes du Canada, *Les Femmes du Canada. Leur vie et leurs œuvres*, Gouvernement du Canada, 1900, 474 p.



canadiennes-anglaises et canadiennes-françaises, et aussi par l'admiration que leur inspire Lady Aberdeen, fondatrice du mouvement féministe canadien.

Le discours revendicatif féminin amène un souffle de liberté qui a une incidence sur le comportement linguistique de celles qui décrivent la nouvelle réalité des femmes. Conserver la spécificité féminine est un thème récurrent qui se manifeste par des aspects de féminisation linguistique directs, mais aussi par des stratégies parallèles qui tablent notamment sur de nouvelles formes d'associations de mots, d'emplois adjectivaux et de féminins significatifs.

Il suffit de feuilleter *Le Coin du feu* pour noter la volonté des auteures de mettre la femme en évidence et de marquer les nouveaux espaces qu'elle occupe, soulignant ainsi l'asymétrie des représentations des sexes dans le cadre social. Mais pour promouvoir le statut de la femme, il faut d'abord affirmer clairement son existence. Les titres des articles et des rubriques intègrent souvent le mot *femme* ou les adjectifs *féminin* et *féministe* qui commencent à le remplacer. Ce faisant, on donne aux femmes une visibilité sociale et culturelle spécifique : « Congrès féministe », « L'influence de la femme », « La femme en politique », « Le mouvement féministe » et « Les professions féminines ».

Ces exemples annoncent déjà un autre procédé qui combine des mots qui ne l'avaient pour ainsi dire jamais été au Québec. Pour le mot *femme* : *conquête des droits des femmes* ou *parlement de femmes*; quant au qualificatif *féminin*, il apparaît dans des lieux

maintenant occupés par les femmes : *grande convention féminine* et *parti féminin*. La sortie du confinement domestique favorise naturellement la féminisation des écrits.

Pour mettre la femme en valeur, la revue choisit des adjectifs exaltant ses côtés positifs... engagée (*audacieuse, bienfaitrice*), moderne et libérée (*femme affranchie, femme émancipée*), intelligente et cultivée (*créature douée, femme éclairée*).

Les journalistes privilégient l'emploi de féminins significatifs évoquant déjà une solidarité historique (*héroïnes de l'histoire du Canada, pionnières du Canada*). Leur utilisation sert à promouvoir l'idée que la femme est une véritable personne juridique, et à affirmer son identité civique, politique et linguistique au Canada (*Canadiennes, Canadiennes-anglaises, Canadiennes-françaises*). Il faudra cependant attendre jusqu'en 1928 pour qu'elle soit officiellement reconnue à ce titre par le Conseil privé de Londres.

Déjà présents à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, les premiers modèles de féminisation de la langue française reflètent donc le changement social en cours pour les femmes. Les premières journalistes ont usé de diverses stratégies pour mettre en valeur la spécificité féminine, devançant même la réalité socio-professionnelle à venir. Elles ont ainsi donné à la langue un essor singulier dont l'évolution continuera de se démarquer par rapport au français de Paris. Le mouvement féministe québécois reprendra le flambeau dans les années 1970. ::

## L'AGENDA DES FEMMES 2009

**Les femmes et l'art engagé** : Des femmes de partout, des artistes de tous les horizons - humoristes, slammeuses, poètes, musiciennes, artistes visuelles, chorégraphes, cinéastes, bédéistes, artistes de rue, muralistes, activistes, vengeuses masquées, artistes queers - des formes d'art nouvelles, inspirantes, à travers lesquelles chacune des artistes nous livre sa définition de l'engagement, sa vision du monde, son parcours ou encore ses liens avec la communauté.

12,95 \$ • 216 p. • illustré • reliure spirale • la semaine en un coup d'oeil  
En vente chez votre libraire



# Femmes lisibles, femmes visibles

La langue est le miroir de l'évolution sociale d'un peuple. Vivante, changeante, elle s'adapte, se colore, se transforme au gré des changements de la société. Hélène Dumais, linguiste spécialisée en rédaction non sexiste, raconte l'incidence du féminisme sur la langue de Molière au Québec.

| Propos recueillis par Mélanie Belzile

- **L** a rédaction non sexiste est un phénomène relativement récent. Pouvez-vous retracer brièvement son évolution ?

Nous pouvons situer les débuts politiques de ce dossier en 1976. C'est à ce moment-là que l'Office québécois de la langue française conçoit des avis et traite plusieurs requêtes relatives à la féminisation des titres. L'une d'elles provient d'ailleurs du ministère fédéral de l'Immigration et concerne l'actualisation du guide *La Classification canadienne descriptive des noms de profession*. Il y a une forte demande pour nommer ces femmes qui occupent des emplois autrefois réservés aux hommes.

Parallèlement, le ministère de l'Éducation se penche aussi sur les titres, puis en vient rapidement à s'interroger sur la féminisation des textes. C'est d'ailleurs à son instigation que je conçois le guide *Pour un genre à part entière* en 1984. Le sujet fait aussi son chemin dans le domaine universitaire et l'UQAM est la première université à proposer une liste de titres féminisés en 1980. Plusieurs grandes entreprises comme le CN et Hydro-Québec vont lui emboîter le pas et produire des guides en ce sens. Fait intéressant à noter, il se dégage une unité dans tout ce matériel produit au Québec.

*Est-ce une manière de procéder différente des autres pays francophones ?*

Oui, parce qu'au Québec, la féminisation des titres s'est opérée en douceur. Il y a bien eu quelques dissensions mais jamais autant d'opposition qu'en France, où le fait de féminiser les titres est encore parfois contesté. Nous pouvons nous réjouir du fait que cette pratique fasse aujourd'hui partie de nos acquis.



Hélène Dumais considère que la sensibilisation des jeunes et l'éducation sont les meilleurs moyens de généraliser la rédaction non sexiste.

## LA RÉDACTION FÉMINISTE

### EN QUATRE TEMPS

#### Féminisation des titres

Établir l'équivalent d'un titre masculin qui n'existait pas auparavant dans sa forme féminine.

Exemples : auteur/auteure; greffier/greffière

#### Féminisation d'un texte

Ajouter systématiquement la forme féminine à la forme masculine.

Exemples : citoyennes et citoyens; infirmières et infirmiers

#### Rédaction non sexiste

Concept général englobant la féminisation des titres et la désexisation (l'élimination de tous les éléments sexistes d'un texte).

Exemples : rejeter l'emploi du masculin générique; employer le féminin et le masculin en alternance avec le générique

#### Rédaction épiciène

Écrire de façon à mettre en évidence aussi bien les femmes que les hommes, et utiliser des termes qui englobent les genres féminin et masculin.

Exemples : la direction au lieu de directrices et directeurs; l'électorat au lieu d'électrices et électeurs

En Europe, on utilise aussi le concept de parité linguistique pour représenter équitablement les femmes et les hommes dans les textes.

*Le gouvernement a-t-il adopté des mesures ou des incitatifs pour encourager son personnel et la population à écrire de façon non sexiste ?*

Le gouvernement québécois n'a jamais imposé cette façon de faire, contrairement à la Suisse où une véritable volonté politique a vu le jour. Ici, nous avons procédé différemment. La rédaction non sexiste et la féminisation des titres se sont répandues assez aisément dans les années 1990 dans différents milieux, grâce à des guides et à des politiques établies par certains ministères, commissions scolaires ou municipalités, sans oublier les retombées des ateliers de formation et de l'usage populaire.

*En 2007, vous avez analysé les documents officiels de 18 ministères et de 19 organismes gouvernementaux du Québec présents sur la Toile en 2003-2004, afin de voir de quelle façon s'appliquait la rédaction non sexiste. Quel a été votre constat ?*

Mon analyse portait uniquement sur les rapports annuels et les déclarations de service accessibles sur le Web. J'ai constaté que la rédaction non sexiste n'était pas une pratique généralisée. On remarque plutôt un recours massif à la note explicative disant que le masculin inclut le féminin. Est-ce par rectitude politique? Par manque de technique? Je crois que c'est un mélange des deux. Par contre, il y a des textes sans aucune note, mais où se manifeste le souci de mélanger les deux genres.

*Vous trouvez satisfaisant que la majorité des auteurs de ces textes se contentent d'une note explicative ?*

Évidemment, c'est insuffisant et très loin de ce que je propose. Mais cela indique que des changements s'opèrent dans la société. On n'ose plus laisser un texte entièrement au masculin. On voit qu'il y a une ouverture, mais je crois qu'il y a encore beaucoup de sensibilisation à faire pour que la rédaction non sexiste se généralise.

*En 2008, vous avez réalisé une étude sur le volet international de la question, où vous avez réuni quatre Québécoises, une Française, une Suisse, une Belge et une Chypriote, toutes spécialistes en parité linguistique. À la lumière des commentaires recueillis, comment situez-vous le Québec dans la francophonie ?*

Le Québec était à l'avant-garde dès le début du phénomène, dans les années 1980. Nous nous trouvons encore en tête de file mais, juste à côté de nous, il y a la Suisse, qui a déjà imposé une volonté politique. En Belgique, les choses ont beaucoup évolué et elles bougent encore, notamment avec la réédition du guide *Mettre au féminin*. En France, la situation est différente: parfois ça avance, quelquefois ça recule. Lorsque je participe à des réunions là-bas, j'ai l'impression que les discussions sont celles que nous tenions il y a 10 ou 15 ans.

*Quels sont les obstacles rencontrés à la rédaction non sexiste ?*

Pour les titres, il n'y a vraiment aucun problème au Québec : c'est entré dans notre mentalité. Pour les textes, en revanche, on s'aperçoit qu'il y a encore un blocage. Les gens éprouvent une certaine réticence, non pas par mauvaise volonté mais plutôt par manque de méthode. Les personnes qui assistent aux ateliers d'écriture que je dirige sont toujours surprises de réaliser à quel point c'est simple. L'important, c'est d'aborder la rédaction non sexiste au moment de la conception du texte, plutôt que de tenter de le modifier une fois qu'il est terminé.

*Selon vous, que devons-nous accomplir pour généraliser la pratique de la rédaction non sexiste ?*

À mon avis, tout passe par la sensibilisation des jeunes et l'éducation. On doit également former les rédactrices et les rédacteurs. ;

## GROS PLAN SUR LA RÉDACTION ÉPICÈNE

La rédaction épïcène vise la représentation équitable des femmes et des hommes dans un texte par l'utilisation d'expressions neutres, ce qui supprime les doublets issus de la féminisation traditionnelle. Simple, la rédaction épïcène est accessible. Elle s'avère une méthode efficace pour une écriture juste et paritaire.

### Principes généraux de la rédaction épïcène

- Abandonner la mise au masculin habituelle du texte.
- Préserver la lisibilité et l'intelligibilité du texte.
- Veiller à une juste répartition des formes féminines.
- Évaluer la pertinence du recours aux marques du genre.
- Utiliser toute la gamme des procédés existants.

### Comment arriver à une formulation neutre ?

- En privilégiant l'utilisation de noms neutres tels que :
  - les noms collectifs  
ex. : personnel au lieu d'employés/employées;
  - les noms de fonction ou d'unité administrative  
ex. : direction au lieu de directeurs/directrices;
  - les noms épïcènes  
ex. : responsable au lieu de chargé/chargée de projet.
- En ayant recours à des adjectifs épïcènes.

### Afin de faciliter la lecture d'un texte, les auteurs recommandent entre autres d'éviter :

- les parenthèses  
ex. : les ingénieur(e)s;  
les travailleur(euse)s
- le trait d'union  
ex. : Les citoyen-ne-s âgé-e-s;  
les auteur-e-s; imaginatif-ive-s
- la barre oblique  
ex. : Les étudiant/e/s diplômé/e/s;  
les agent/e/s d'information
- la majuscule  
ex. : Les évaluateurTRICES qualifiées; les marchandEs

Source : Pierrette Vachon L'Heureux et Louise Guenette, *Avant ton genre à l'écrit. Guide de rédaction épïcène*, Les Publications du Québec, 2006, 209 p.

### AVANT...

Le présent message est destiné à tous les employés et à toutes les employées. Les dirigeants et les dirigeantes doivent prendre une décision prochainement au sujet du rôle de notre entreprise dans la municipalité. Le maire (ou la mairesse) de même que les conseillers municipaux et les conseillères municipales se réunissent deux fois par mois. À la prochaine assemblée, nous délèguerons le chargé ou la chargée de projet de nos unités de service pour présenter nos recherches. Les candidates et candidats qui ne se sentent pas qualifiés (es) pour cette mission pourront faire connaître leurs réticences à la direction.

711 signes... et le risque de décrochage!

### APRÈS...

Le présent message est destiné au personnel. La direction doit prendre une décision prochainement au sujet du rôle de notre entreprise dans la municipalité. Le conseil municipal se réunit deux fois par mois. À la prochaine assemblée, nous délèguerons le ou la responsable de projet de nos unités de service pour présenter nos recherches. Les candidates et candidats qui ne se sentent pas aptes à cette mission pourront faire connaître leurs réticences à la direction.

552 signes... le mal de tête en moins!

Marie-Jeanne Fragu

Privilégier l'emploi de noms collectifs

Préférer les noms de fonction

Préférer les noms d'unité administrative

Choisir un nom

Choisir un adjectif épïcène



# FEMMES DE PLUME

Pour Marie-Sissi Labrèche, comme pour d'autres auteures, la liberté sexuelle prend plus souvent qu'à son tour des allures d'asservissement.

Les auteures féministes des années 1970 ont eu une influence considérable sur le monde de l'écriture. Elles ont bravé les tabous et ouvert la voie pour les générations suivantes : désormais, tout pourrait être dit. Les écrivaines d'aujourd'hui, elles, vivent leur féminisme différemment; à l'ère de l'individualisme forcené, elles fuient les étiquettes comme la peste.

| par Paule des Rivières

● ● a guerre, le deuil, la famille, la religion et, bien entendu, l'amour – toujours l'amour : aucun ● ● thème n'est aujourd'hui étranger aux écrivaines. Elles ratissent large, elles embrassent le monde. De sorte qu'il serait périlleux d'associer leur prose à certaines sphères pour en exclure d'autres, car rien ne leur résiste.

Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Les auteures n'étaient ni nombreuses ni visibles jusqu'à ce qu'un groupe de pionnières défonce les portes du monde de l'écriture dans les années 1970, avec ses revendications féministes.

Entre 1974 et 1979, un groupe d'écrivaines s'impose. Elles dénoncent la société patriarcale, brisent la prison sociale dans laquelle elles sont enfermées, expriment le désir et le langage du corps féminin. Lorsqu'il le faut, elles inventent un nouveau style d'écriture. Pendant que les auteurs masculins dénoncent l'oppression politique du Québec, les écrivaines combattent l'oppression des femmes.

Ces pionnières provoquent un tel électrochoc qu'au cours de la décennie suivante, la production littéraire des femmes croît de façon exponentielle et s'impose dans les maisons d'édition. En mettant en scène des personnages féminins, complexes, ambitieux, insatisfaits et désireux d'embrasser des mondes nouveaux, ces écrivaines reflètent une réalité sociale à laquelle leurs lectrices s'identifient. Les ouvrages de l'époque sont un cri de révolte, mais aussi un cri de vie. Qu'on ouvre les fenêtres!

« C'est venu tout seul par des lectures. Nous lisions des femmes, des Françaises, des Américaines. Nous avons été happées par un mouvement », raconte Madeleine Gagnon, qui publie en 1974 *Pour les femmes et tous les autres*. Nicole Brossard suit en 1975 avec *La Partie pour le tout* et France Thoret, l'année suivante, avec le collectif *La Nef des sorcières* et *Bloody Mary*. On entre dans une ère de littérature féministe de revendication. De l'autre côté de l'Atlantique,

Annie Leclerc avait donné le ton en publiant le magnifique *Parole de femme*, sorte de texte fondateur d'une écriture intime qui laisse parler le corps et le cœur.

En fait, on cherche alors à inventer un nouveau langage pour mieux traduire la condition des femmes. Louky Bersianik publie *L'Euguelionne*. Denise Boucher crée une polémique sans précédent dans le monde du théâtre avec *Les fées ont soif*, qui dénonce la femme mythique, irréelle, parfaite, sans corps. Dans le but avoué de déboulonner la « femme métaphore », l'auteure s'en prend à l'image de la Vierge Marie et fait scandale. « Il y a ce qu'on est et ce qu'on doit être », dit simplement Denise Boucher. Voilà 30 ans, elle et bien d'autres avaient entrepris de rétrécir la distance entre les deux.

### Les grands-mères... et Marguerite Duras

Les années 1970 sont celles des remises en question généralisées. La pilule anticonceptionnelle est désormais accessible, les appareils électroménagers sont plus performants, l'essor économique permet de voyager, l'accès à l'éducation universitaire pour les femmes s'élargit. Tout cela crée un ensemble de conditions favorables à l'avènement d'un discours féministe révolutionnaire... Comme le résume Denise Boucher : « Pendant que la machine à laver fait son travail, tu as plus de temps, tu t'interroges, tu deviens autre. » Et tu écris, pourrait-on ajouter.

« Dans les années 1980, ajoute Madeleine Gagnon, des dizaines de femmes arrivèrent à l'écriture. Cela a profondément changé la représentation que les femmes pouvaient avoir d'elles-mêmes et de leur place dans la société. »

Une fois embarquées dans le grand voyage de l'écriture, les femmes rat-

trapent le temps perdu avec fureur : entre 1960 et 1985, la production littéraire féminine au Québec est multipliée par huit.

Au tournant des années 1960, Anne Hébert, avec *Les Chambres de bois*, Adrienne Choquette, avec *Laure Clouet*, et Claire Martin, avec *Doux-amer*, avaient annoncé, chacune à leur façon, le mouvement de libération qui allait s'amorcer, rappelle Isabelle Blais, professeure de littérature à l'Université de Sherbrooke, dans son ouvrage *Ouvrir la voie/x*.

### Entre 1960 et 1985, la production littéraire féminine au Québec est multipliée par huit.

Les écrivaines s'insèrent invariablement dans une lignée, en rendant hommage à celles qui les ont précédées, qu'elles soient célèbres ou anonymes. Toutes celles à qui nous avons parlé saluent leurs aînées qui ont pris la plume dans les années 1940, 1950 ou 1960.

En effet, contrairement au mouvement des automatistes ou à celui de *Refus global*, qui se sont inscrits en rupture totale avec leur époque, les poètes, romancières et essayistes féministes ont pris le relais de celles qui les ont précédées. Plus près de nous, les auteures à qui nous avons parlé, jeunes ou moins jeunes, de Madeleine Gagnon à Suzanne Jacob, en passant par les membres du *Show d'vaches au Bitch Club Paradise*, saluent unanimement le courage de leurs grands-mères.

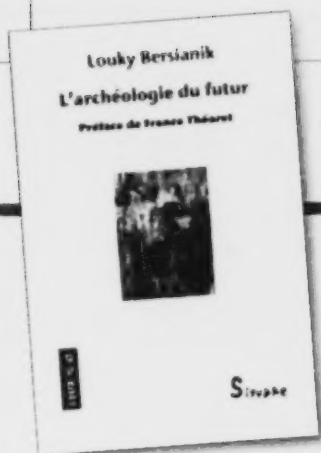
« Ce sont mes grands-mères qui m'ont le plus influencée. Elles, quand elles décidaient de ne pas faire à manger, personne ne mangeait », se rappelle Suzanne Jacob.

M<sup>me</sup> Jacob rend aussi hommage à Marguerite Duras, née en 1913. D'ailleurs, de manière un peu surprenante, plusieurs écrivaines saluent le travail de Duras, qui n'a pourtant jamais brandi le drapeau féministe. Mais elle incarne la modernité comme nulle autre, avec ses héroïnes au regard à la fois proche et lointain, immobile et toujours changeant, porté par un rythme très féminin, où la répétition renvoie à la vague sur l'océan. Et puis, Duras est dans l'amour, avec un grand A.

Dans *Borderline*, publié en 2003, Marie-Sissi Labrèche cite aussi Duras, qui écrit dans *L'Amant* : « Je lui dis que dans mon enfance le malheur de ma mère a occupé le lieu du rêve. Que le rêve c'était ma mère et jamais les arbres de Noël, toujours elle seulement... »

En entrevue, nous revenons sur Duras. « Duras, c'était... c'était un homme », laisse tomber Marie-Sissi Labrèche de sa voix chantante. « C'était un monstre. Elle avait une telle force de caractère. Elle avait sa manière de penser à elle. Elle agissait en féministe extrême », dit l'écrivaine, qui avait même entrepris à un moment une biographie de l'auteure. Marie-Sissi Labrèche, qui n'a jamais caché sa fragilité, dit avoir trouvé chez Duras une estime de soi rarement associée aux femmes.

Pour sa part, Suzanne Jacob, dont le récent *Histoires de s'entendre* donne une fois de plus la mesure de son talent, se méfie de l'étiquette féministe. Et elle a ses raisons. À la parution de *Laura Laure* en 1983, qui lui a valu le Prix du Gouverneur général, des porte-parole féministes ont été choquées par le fait que le personnage de Laure choisisse de disparaître. « Elles disaient que ce dénouement n'offrait pas un bon modèle pour les femmes », raconte-t-elle 25 ans plus tard, avec la même incrédulité.



## AVANT LA LETTRE

Louky Bersianik fut la première auteure féministe à atteindre un large public avec *L'Euguelionne*, en 1976. Dans ce récit, elle innove en pratiquant la féminisation de la langue.

Cet ouvrage – érudit, éclaté, rempli d'humour et de poésie – révèle et dénonce les valeurs patriarcales de la société en remontant dans le temps et en proposant, notamment, une lecture au féminin de la Bible. Avec versets. S'il vous plaît.

Des extraits de *L'Euguelionne* et d'autres récits majeurs de l'auteure ont été publiés en 2007 aux éditions Sisyphus, sous le titre *L'Archéologie du futur*. Ce livre est préfacé par l'écrivaine France Théoret, qui lui rend hommage : « Son écriture possède l'éclat des expressions claires et précises, de la connaissance pointue et raffinée du sens des mots. »

Lori Saint-Martin, professeure de théorie littéraire et d'études féministes, abonde dans le même sens : « Louky Bersianik a produit une sorte de somme de la condition de la femme de l'époque. »

L'auteure elle-même explique : « J'écris pour une archéologie du futur, pour que la mémoire du futur s'inscrive dans le présent, de façon à ce que ce présent devienne une chose ancienne et dépassée. »

L'histoire se répète en 1991 lorsque paraît *L'Obéissance*. « Ce roman a rencontré une forte opposition des féministes. Il semblait que l'on n'avait pas le droit de parler de la mauvaise mère. J'ai répliqué que ce livre était en lui-même une bonne mère puisqu'il apportait un certain éclairage, et cela, même s'il parlait d'une mauvaise mère », poursuit l'auteure, un brin de malice dans le regard.

## Histoires individuelles et liberté sexuelle

Cela dit, Suzanne Jacob et celles qui ont suivi les féministes plus engagées des années 1970 s'insèrent fièrement dans la grande histoire des écrivaines.

Lori Saint-Martin, professeure de théorie littéraire et d'études féministes à l'Université du Québec à Montréal, qualifie de « métaféminisme » la littérature des femmes à partir de 1980, et surtout celle de la relève. Ce terme décrit un féminisme qui a survécu et qui s'est naturellement intégré à l'écriture des Québécoises. Les thèmes féministes ne constituent plus nécessairement les principaux sujets des livres mais ils y figurent, présentés de différentes manières, souvent avec humour. Et au moyen d'histoires personnelles plutôt que collectives.

« Aujourd'hui, les écrivaines ne font pas des revendications collectives mais bien individuelles, dit M<sup>me</sup> Saint-Martin. Il y a des auteures qui se disent féministes, même parmi les plus jeunes, alors que d'autres n'emploient pas l'appellation mais sont manifestement portées par un désir d'égalité et de liberté sexuelle dans leurs textes. »

Par ailleurs, cette même liberté sexuelle n'est pas toujours glorifiée. Chez Marie-Sissi Labrèche, par exemple, le sexe peut devenir aliénation. Dans *Borderline*, elle trace le portrait lucide d'une jeune femme qui souffre

parce qu'elle croit n'avoir rien de mieux à offrir que son corps.

Nous sommes très loin de la libération des interdits sexuels des années 1970. La prose provocatrice de Nelly Arcan, dans *Putain*, n'est guère rassurante non plus avec son image de la poupée parfaite s'abîmant dans l'industrie du sexe. Marie-Sissi Labrèche et d'autres auteures exposent un autre type de carcan : la liberté sexuelle prend plus souvent qu'à son tour des allures d'asservissement.

Le corps reste néanmoins un thème majeur, prétexte à tous les excès. Après avoir dénoncé la soumission sexuelle, clamé la jouissance du corps de la femme, réclamé la liberté sexuelle, les écrivaines de la relève présentent souvent la sexualité comme une fuite en avant débridée, une arme à deux tranchants. Un corps où le plaisir n'est pas nécessairement très présent.

## Bienvenue aux hommes

À l'image des enseignes des tavernes coiffées d'un « Bienvenue aux dames », la production artistique des femmes arbore un « Bienvenue aux hommes » symbolique.

« Nous n'utilisons pas le terme *féministe* de manière explicite parce qu'il y a un mouvement féministe associé à une attitude très dure envers les hommes », souligne Érika Gagnon, une des vibrantes comédiennes du *Show d'vaches au Bitch Club Paradise*, qui a été présenté à Québec à trois reprises et produit par les Productions Chacun cherche sa chatte.

« Notre objectif, poursuit-elle, était plutôt de parler des femmes, mais en recréant des ponts avec les hommes afin de relancer la discussion. Nous avons voulu, en quelque sorte, prendre la relève des *Folles Allées* (un cabaret féministe des années 1980), qui ne convenaient plus. » Le *Show d'vaches*

présente une succession de tableaux menés par des personnages féminins tous plus savoureux les uns que les autres... et habités de contradictions.

De l'humour, les filles du *Show d'vaches* en ont à revendre, et il est assaisonné d'une dose de tendresse qui donne à l'ensemble un ton festif. Le regard sarcastique posé sur les travers des femmes est surtout plus libérateur. On pense au clin d'œil fait à la femme qui se plaint de tout et de tout le monde, tout le temps. Ou encore au sketch de la *superwoman* qui a évolué pour se rapprocher de la femme à la maison.

« Notre *superwoman* dernière mouture se réapproprie son rôle à la maison. Et elle fait des tartes. La société avait mis au ban certaines choses (comme la cuisine) élevées au rang de symboles de la servitude domestique. Nos mères ne faisaient pas de tartes, mais nous, oui! » dit Érika Gagnon.

#### Réhabiliter l'intime

Nous ne pouvons terminer ce texte sans évoquer Nancy Huston, cette Canadienne vivant à Paris, lauréate du prix Femina 2006, qui a abon-

damment réclamé la valorisation de la sphère intime, et des tâches et petites choses traditionnellement associées aux femmes.

Dans son hommage à Annie Leclerc, *Passions d'Annie Leclerc*, publié en 2007, la romancière et essayiste s'interroge : « À quoi est due notre dévalorisation instantanée, évidente, automatique, de la sphère intime qui est le socle même de toute civilisation, le théâtre de nos premiers attachements, le lieu privilégié de notre initiation à l'humain? »

Nancy Huston  
ramène la littérature  
féministe sur le  
front domestique.

Avec *Professeurs de désespoir*, publié en 2004, elle proposait une explication au fait que les grands auteurs du 20<sup>e</sup> siècle prônaient le désespoir et crachaient sur l'attachement, les liens et la transmission, comme si les belles choses de la vie n'étaient qu'un

leurre. En dénonçant haut et fort cette façon d'appréhender le monde, Nancy Huston donne au discours féministe une facture contemporaine et inspirante.

Nancy Huston – et elle n'est pas la seule – ramène la littérature féministe sur le front domestique, mais avec une perspective bien différente de celle des années 1970, alors que la cellule familiale prenait souvent des allures d'enfermement. Ce nouveau regard permet de prendre la mesure du chemin parcouru par les écrivaines en 35 ans.

Pour faire entendre leur voix, les écrivaines ont en effet bravé de nombreux tabous, dénoncé les inégalités sociales dont elles étaient la cible et embrassé le langage jusque-là silencieux du corps avant de dénoncer, plus tard, son asservissement. À travers les années, elles ont fait la lumière sur le rôle et la condition des femmes dans la société, en évitant les certitudes qui aveuglent et en cherchant à demeurer au plus près de l'essentiel. Ce n'est pas un hasard si elles réhabilitent aujourd'hui la sphère intime du foyer, lieu fondateur de la famille et de la construction de tout être humain. Les écrivaines n'ont pas fini de nous surprendre.

OSER AU  
FÉMININ



Briqueuse - maçonne  
Éducatrice  
Garde forestière  
Sylvicultrice  
Camionneuse  
Ambulancière  
Patrouilleuse  
Sommelière  
Traductrice  
Imprimeuse  
Chargée de cours





## TOUJOURS VIVANTES

*Les fées ont soif* ont 30 ans cette année. La pièce de Denise Boucher ne fait plus scandale comme en 1978, mais elle continue d'être montée ici et ailleurs, en anglais, en italien et même en rap. En août dernier, des diplômées du Collège Dawson l'ont présentée au Monument-National.

« La pièce reste d'une grande actualité », estime l'une des comédiennes, Édith Bolduc. Celle-ci a 21 ans et, comme ses deux amies, elle a eu un coup de cœur à la lecture de la pièce. Un professeur d'histoire du Collège Dawson avait demandé à ses étudiants de dénicher une œuvre dramatique ayant influencé l'histoire. « L'image de la femme est aujourd'hui hypersexualisée, mais cela ne signifie pas pour autant qu'elle s'épanouit », commente l'étudiante.

La pièce met en scène trois archétypes de la femme : la mère, la prostituée et la Vierge Marie. Ces trois héroïnes se révoltent contre l'image de la femme figée dans des rôles sociaux qui l'emprisonnent et qui l'empêchent de vivre sa sexualité.

L'archétype de la Vierge – qui est parfaite, qui n'a pas de corps, qui ne jouit pas – est déboulonné dans la pièce. On dénonce à travers lui la représentation de la condition féminine.

« Le message va au-delà de la religion. Il faut voir la manière dont les gens sont muselés par les gouvernements et leurs règlements. Et les femmes sont encore et toujours censées être comme ceci, comme cela », note Annie Crowley qui, la première, « est tombée amoureuse des *Fées* ».

Trois décennies plus tard, certains passages ont incontestablement vieilli. Mais plusieurs demeurent d'une criante actualité et prennent l'allure d'une exhortation à dépasser les carcans sociaux, pour les femmes mais aussi pour les hommes.

À l'époque, ce long poème à trois voix avait provoqué la polémique la plus intense de l'histoire du théâtre québécois. Le très catholique avocat Émile Colas avait réclamé, en vain, qu'on interdise la pièce qui, avait-il plaidé, « ne fait pas la distinction entre le bien et le mal ».

« Il y avait, dans la société, des images qui ne correspondaient plus à la

volonté de nous garder sous le voile, dans tous les sens du mot », commente aujourd'hui Denise Boucher. Elle estime d'ailleurs que la Vierge pourrait très bien, aujourd'hui, être un mannequin anorexique, ce qui renverrait à l'image de la femme qui n'a pas de corps.

Une chose est certaine, ce n'est pas Denise Boucher qui va se plaindre de l'attrait que continue d'exercer sa pièce, à laquelle elle a d'ailleurs apporté récemment les retouches définitives. Elle nourrit un regret cependant. Alors que ses *Fées* sont jouées ici et là, elles sont boudées par les Québécois de langue française : « La tribu ne veut plus rien savoir. »

L'auteure confie qu'à l'époque, elle craignait que la pièce ne soit jugée naïve. Mais elle s'est rendu compte qu'« en création, la naïveté est un atout incroyable ».

En donnant vie à ses *Fées*, Denise Boucher voulait d'abord et avant tout répondre à une interrogation qui la taraudait depuis l'enfance : la nature de la Vierge Marie, qui accompagnait la vie de sa mère sans pour autant lui faire de bien.

« J'apprends tous les jours sur une pièce que j'ai écrite il y a 30 ans. Notamment sur la quête d'identité. D'un côté, il y a ce qu'on est et, de l'autre, ce qu'on doit être. Et une rivière sépare les deux. » P.D.R.



**L'audace et l'expertise québécoises en matière de langue française**  
ont permis au genre féminin de prendre toute la place qui lui revient !



# LE POIDS DES MOTS

À l'automne 2007, le journaliste Nicolas Langelier signait un essai dans lequel il révélait la banalisation grandissante du mot *pute* chez les jeunes Québécoises. Le phénomène a suscité bien des débats depuis. Un an plus tard, où en sommes-nous ?

| par Nicolas Langelier

Le micro traverse lentement la salle et se rend jusqu'au jeune homme qui a demandé la parole. « Faut pas tout mélanger, dit-il en substance. Si je dis à une amie "He *pute*, t'as pris ma chaise", ça ne veut pas dire que je l'insulte. C'est un mot comme un autre. » Parmi l'assemblée de cégepiens, certains hochent la tête, d'autres manifestent leur désaccord. Mais la plupart ne réagissent pas. Par lassitude, peut-être, ou parce qu'ils sont habitués à des commentaires comme celui-là.

La discussion se déroule en mars 2008, au Collège Édouard-Montpetit, à Longueuil. Nous avons été invités – Ariane Émond, Rima Elkouri et moi – à participer à une table ronde dans le cadre d'un événement intitulé Puissances de la parole. Dans l'opinion de ce garçon se trouve le cœur même de la question que j'ai abordée dans *De l'utilisation du mot pute par la jeune femme moderne*, paru dans *L'actualité* six mois plus tôt : *pute* est-il devenu un mot comme un autre ? Et, de façon plus large : que s'est-il passé pour qu'un nombre considérable de jeunes femmes acceptent qu'on utilise à leur endroit (et utilisent entre elles) des mots qui indignent leurs aînées féministes ?

J'avais commencé à réfléchir à cette question plus d'un an et demi auparavant, après avoir observé ce phénomène autour de moi. Puis j'avais

proposé ce sujet au jury de la bourse *La Vie en rose*, en 2007. Ma candidature avait été retenue, j'avais remporté la bourse. *L'actualité* avait accepté de publier mon texte. J'étais content, bien sûr, mais aussi un peu inquiet : si mon intuition se révélait fautive et que, dans les faits, ce phénomène n'existait pas ? Misère, j'aurais l'air fou.

Que s'est-il passé pour qu'un nombre considérable de jeunes femmes acceptent qu'on utilise à leur endroit (et utilisent entre elles) des mots qui indignent leurs aînées féministes ?

Très vite, cependant, des recherches plus approfondies m'ont permis de découvrir que mon pressentiment était fondé : oui, quelque chose avait changé, ou était en train de changer, dans le rapport de beaucoup de jeunes femmes aux mots injurieux (*pute*, oui, mais aussi d'autres termes généralement issus du hip-hop, comme *bitch* et sa variante *biatch* ou *ho*, pour *whore*),

Pute  
Bitch  
Whore

# Pute & Bitch

Tendance lourde ou mode passagère? Seul l'avenir le dira. Mais ce que je sais, c'est que des commentaires comme celui du jeune homme cité plus haut, j'en ai entendu beaucoup lors des entrevues que j'ai menées – et la plupart venaient de la bouche de jeunes femmes, puisque c'était le sujet de mon texte. Cela s'avérerait une bonne nouvelle pour moi : j'avais bel et bien un sujet. Pour la cause féministe, par contre, le constat apparaissait moins clair : était-ce un signe de confiance et de maturité, comme le prétendent certaines, ou, au contraire, la preuve que les acquis du féminisme ne sont pas aussi solides qu'on l'aurait souhaité?

À la fin du texte, je concluais que non, tout cela n'était sans doute pas bon signe. Qu'il y avait un risque à laisser entrer dans notre vocabulaire, sous le couvert de l'ironie ou de l'humour, des mots qu'il avait fallu des décennies pour (partiellement) éradiquer. Je terminais en citant l'auteure américaine Ariel Levy (*Female Chauvinist Pigs*) : plutôt que le chemin que le féminisme a parcouru, notre culture actuelle de l'obscénité indique le chemin qu'il reste à franchir.

Évidemment, tout le monde n'était pas de mon avis. Dans les nombreuses discussions qui ont suivi – formelles, par exemple à l'émission *Christiane Charette*, ou informelles, lors de soupers, de 5 à 7 ou de rencontres fortuites dans la rue –, des jeunes femmes brillantes m'ont dit, essentiellement, que je m'en faisais pour rien. Que ce micro-phénomène que j'avais observé dans un milieu somme toute restreint – j'étais le premier à le reconnaître – ne se transmettrait pas à l'ensemble de la population. On a aussi dit que j'étais vieux jeu, que je manquais d'humour. On m'a même raconté qu'une ex-petite amie m'avait traité de *pute* pour avoir soulevé ce débat...

Mais voilà, ces discussions m'ont permis de voir non seulement que ce phénomène était bien réel, mais qu'il était encore plus étendu que je ne l'avais cru. Un auditeur de Radio-Canada, par exemple, a rapporté sur le site de *Christiane Charette* que des adolescentes ont pris l'habitude de remplacer *blonde* par *bitch* (comme dans « je suis la *bitch* de Philippe »). Des professeurs au secondaire m'ont raconté comment le mot *pute* revenait souvent dans les conversations des jeunes. Des discussions comme celle qui a eu lieu au Collège Édouard-Montpetit ont confirmé que

le phénomène englobait bien plus que quelques *hipsters* du Mile-End. Allez sur n'importe quel site de clavardage ou forum en ligne utilisé par les ados, et vous verrez des mots semblables un peu partout.

Pour comprendre comment ces mots se sont infiltrés dans notre vocabulaire, les explications avancées dans mon essai tiennent toujours, je pense : l'affection démesurée de notre époque pour l'ironie et le second degré, l'influence d'un certain hip-hop *gangsta* et la popularité de groupes comme Omnikrom ou TTC, ainsi que le désir d'être perçu comme quelqu'un qui a de l'humour et de la confiance à revendre, quelqu'un qui ne s'offusque pas de brouilleries aussi dérisoires que de se faire appeler « pute » par ses amies. Je ne pourrais pas ajouter grand-chose à ces explications.

J'ai beaucoup réfléchi, depuis, à l'un des principaux arguments des jeunes femmes qui défendent l'appropriation de mots à connotation sexiste : que cela est sain, un signe de force, comme chez les Noirs qui se sont emparés de *nigger* ou les homosexuels qui ont revendiqué *queer*. Pour l'écrivaine française Virginie Despentes, par exemple, « ce qui risque de découler de l'attitude de ces jeunes filles, c'est que ces mots perdront leur pouvoir d'insulte. Une très bonne chose, non? ».

Le résultat serait une très bonne chose, oui, mais la stratégie reste douteuse. À l'intérieur même des communautés noire et homosexuelle, beaucoup continuent – après des décennies – à dénoncer et à combattre ce phénomène qu'ils considèrent dangereux, voire carrément nuisible à leur cause. Dans un monde où persistent le racisme et l'homophobie, disent-ils, on ne peut utiliser à la légère ou de façon ironique des termes qui perpétuent une situation inacceptable. Mais ça, celles qui avancent des arguments féministes pour justifier l'utilisation de mots comme *pute* ne le mentionnent jamais.

*Pute* : un mot comme un autre, comme le disait notre cégépi du début? À voir les réactions qu'a suscitées ce débat depuis un an, il semble bien que non. C'est déjà ça de pris, j'imagine. ::

On peut lire le texte *De l'utilisation du mot pute par la jeune femme moderne* au <http://p45.ca/magazine/societe/idees/de-l-utilisation-du-mot-pute-par-la-jeune-femme-moderne>



# Féminin singulier

Julia Kristeva est psychanalyste, linguiste, sémiologue, auteure de romans et d'essais, parmi lesquels *Étrangers à nous-mêmes*, un livre-culte lu par des générations d'étudiants. Nous l'avons jointe en France, où elle réside, pour qu'elle nous parle de son dernier ouvrage, *Thérèse mon amour*, et donc de la religion, du féminisme et des femmes qui l'inspirent.

| par Pascale Navarro

● Née en 1941 en Bulgarie, immigrée en France en 1966, Julia Kristeva a fait partie du groupe de philosophes et d'intellectuels Tel quel (comptant les Philippe Sollers, Roland Barthes, dont elle a été l'élève, et Michel Foucault). Ses romans et essais témoignent de sa quête du sens à travers la création, l'amour, le savoir. Couverte de prix et de distinctions (dont la Légion d'honneur en janvier 2008), elle dirige l'École doctorale Langue, littérature, image : civilisations et sciences humaines, à Paris, tout en enseignant à Toronto et à New York, entre autres.

## Croire et savoir

« *Thérèse mon amour* a commencé par une commande », raconte Kristeva, dont la teneur mystique de l'ouvrage a surpris le milieu littéraire et intellectuel, à commencer par elle-même. « Puis j'ai rompu mon contrat pour pouvoir écrire librement, car j'ai découvert en Thérèse d'Avila une grande créatrice. Je voulais avoir toute la latitude et le temps de pouvoir écrire à ma guise. » Résultat : *Thérèse mon amour* (éditions Fayard), une brique de près de 800 pages, à la fois biographie, récit, théâtre. L'écrivaine y met en scène une héroïne fictive, Sylvia Leclercq, thérapeute dans un centre pour adolescents en difficulté, qui s'adresse à Thérèse d'Avila (1515-1582) comme si les siècles ne les séparaient pas. La critique encense l'ouvrage, qu'on juge baroque mais imaginaire et innovateur.

Avec son dernier livre sur la spiritualité de Thérèse d'Avila, Julia Kristeva poursuit la quête de sens qui traverse l'ensemble de son œuvre.



Kristeva y disserte en toute liberté (et en psychanalyste) sur la religion et la spiritualité, mais également sur la philosophie, la guerre, l'amour, bref, sur des sujets qui intéressent le grand public. Si l'ouvrage est original, il exige toutefois une certaine connaissance de l'histoire et des sciences humaines auxquelles il fait référence. Néanmoins, Kristeva donne envie de découvrir l'œuvre littéraire de Thérèse d'Avila : un tour de force car, toute créatrice qu'elle fut, cette « sainte » dépeinte par la sculpture du Bernin (*La Transverbération de sainte Thérèse*) est une icône du catholicisme, religion qui a plutôt étouffé les femmes qu'autre chose...

Interroger notre besoin de croyance

Julia Kristeva dit comprendre cette réserve. Mais elle souhaite faire découvrir un autre aspect de la réformatrice que fut Thérèse d'Avila. « Contrairement au cliché, Thérèse n'a pas été "soumise" à la religion, précise l'auteure. Elle ne s'est pas contentée de "subir" ses "extases", mais s'est posé des questions, a écrit, investi, réfléchi :

elle se demande tout le long de sa vie ce que signifient ces états extatiques. Donc, plus elle est fervente, plus elle devient interrogative, et cela la conduit à écrire. »

Julia Kristeva propose de continuer à développer, à connaître, à déconstruire en douceur et sans heurt les dogmes et les religions, « comme peuvent le faire... les psychanalystes » !

On retrouve sa pensée dans *Le Château intérieur* ou encore le *Livre de la vie*, abondamment cités par Kristeva. Thérèse d'Avila y aborde ses propres vulnérabilités (désir, maladie, entre autres), qui lui font écrire que « nous ne sommes pas des anges, nous avons un corps ».

Et c'est un portrait de Thérèse l'écrivaine qu'a choisi Kristeva pour illustrer la couverture de son livre. « En prenant la plume, Thérèse d'Avila fait une sorte d'autoanalyse et crée une fiction, car elle saisit tout le pouvoir de l'imagination et sait comment faire de sa pensée une création de soi. L'imagination, pour elle, n'est pas un décor mais un acte de création. C'est une formidable leçon : elle n'était pas dupe et comprenait que la religion lui servait à donner du sens à sa vie. »

À force de poser des questions, la religieuse a d'ailleurs fini par s'attaquer aux règles monastiques, à l'Église. Elle est devenue une femme politique qui a fondé 17 monastères. « Pour moi, c'est un modèle de discussion et de débat, une femme d'écriture et d'action », assure Kristeva.

Interroger notre besoin de croyance : voilà une leçon, pense-t-elle, que pourrait nous donner son héroïne. « Car c'est le propre de notre époque contemporaine d'être ballottée entre deux tendances : on se crispe ou sur l'identité par la religion, ou sur l'humanisme rationnel qui ne veut pas entendre parler de religion; pourtant, celle-ci séduit



Nos professionnelles et techniciennes font le choix du réseau public pour un accès à la santé égal pour tous

**APTS** Alliance du personnel professionnel et technique de la santé et des services sociaux

info@aptsq.com www.aptsq.com

des millions de gens ! J'ai d'ailleurs voulu ce livre comme une réponse au "heurt" des religions. » Julia Kristeva propose donc de continuer à développer, à connaître, à déconstruire en douceur et sans heurt les dogmes et les religions, « comme peuvent le faire... les psychanalystes » !

### Les femmes et le génie

Avec ce livre sur Thérèse d'Avila, Julia Kristeva continue à tracer des portraits de femmes d'exception. Parmi celles qui figurent sur son tableau d'honneur, l'auteure française Colette, l'anthropologue anglaise Melanie Klein et la philosophe allemande Hannah Arendt : toutes trois sont les sujets de son triptyque *Le Génie féminin : la vie, la folie, les mots*, une somme de travail impressionnante parue entre 1999 et 2003. Ce projet a révélé au monde le génie des femmes ; Klein, par exemple, établit au début du 20<sup>e</sup> siècle l'importance de l'« empathie » dans la cure psychanalytique, un concept communément admis aujourd'hui.

La trilogie met aussi en lumière ce qui, selon Kristeva, caractérise le « féminin » : le fait d'être en relation avec les autres, de développer et d'entretenir ce lien, de le garder vivant. Ce thème traverse toute son œuvre.

### Risquer la singularité

Les femmes que Julia Kristeva a étudiées ont un autre point commun. À la sortie du *Génie féminin*, l'essayiste m'avait confié (*Voir*, 7 mars 2002) avoir choisi des femmes qui ont « pensé et créé "en dehors" de la dichotomie hommes-femmes et travaillé dans une grande liberté de pensée, sans se couper de leur part de féminin ni de leur part de masculin ». C'est ce qu'elle appelle la « singularité ».

Sur son chemin de la création, Kristeva a donc rencontré des figures féminines qui l'ont aidée, d'une certaine façon, à construire sa propre singularité. Une sorte d'engagement personnel envers le féminisme, auquel la femme de lettres s'est toujours sentie liée. « Je n'aurais jamais pu écrire les livres dont il est question dans notre entrevue, et encore moins *Thérèse mon amour*, à une autre époque : je n'aurais pu mettre en avant son intelligence, son pouvoir de création et sa force si le féminisme n'avait pas existé », dit Kristeva, qui ajoute « n'obéir à aucun dogme ». Elle cherche plutôt à réévaluer la « tradition » (de la philosophie, de l'histoire, de la religion) à la lumière de ses champs d'expertise. « Je tente de comprendre ce qui fait de chaque femme un être singulier. » C'est ainsi qu'elle répond à la guerre des sexes dans *Seule, une femme* : « Bien qu'elle s'enracine dans la dualité sexuelle biologique, chaque personne invente dans son intimité un sexe spécifique. C'est là que réside le génie de chacun : homme ou femme, je prends le risque de mettre en question ma pensée, mon langage et toute identité qui s'y abrite. »

« Je ne suis pas la seule, d'ailleurs, à faire cela », lance Julia Kristeva lorsque je lui cite ce passage. Les universités sont pleines d'intellectuelles qui travaillent sur les œuvres d'autres femmes, disparues de l'histoire. Des travaux qui, malheureusement, restent dans les murs des établissements et demeurent inconnus du grand public. « Peut-être les auteures de ces études, plus pointues, craignent-elles de voir leurs travaux réduits à la caricature, ne pas être pris au sérieux. Et c'est vrai que les médias, parfois, travestissent ce que l'on fait. Mais on ne peut penser sans s'exposer, assure Kristeva. Et il faut oser se mettre à nu, prendre des risques. »

## LECTURES SUGGÉRÉES

- *Des Chinoises*  
essai, Pauvert, 2001 (2<sup>e</sup> éd.)
- *Étrangers à nous-mêmes*  
essai, Gallimard, 1991 (2<sup>e</sup> éd.)
- *Les Samourais*  
roman, Fayard, 1992 (2<sup>e</sup> éd.)
- *Le Vieil Homme et les Loups*  
roman, Fayard, 1998 (3<sup>e</sup> éd.)
- *Le Génie féminin*  
essais, Gallimard, 1999-2003
- *Cet incroyable besoin de croire*,  
essai, Bayard, 2007
- *Seule, une femme*  
recueil, L'Aube, 2007
- *Thérèse mon amour*  
récit, Fayard, 2008





# TRAVELLING SUR LE CINÉMA DES FEMMES

En mars 2008, près de Paris, avait lieu le 30<sup>e</sup> Festival international des films de femmes de Créteil. Un feu roulant : 150 films – dont 49 en compétition –, des forums, le lancement d'un réseau international de 35 festivals de films de femmes. Tremplin pour les unes, ghetto pour les autres, ce monument de la culture féministe doit-il revoir sa mission? Controverse.

| par Françoise Guénette



● A gnès Varda n'y va pas de main morte. À 80 ans, frange et ● allure inchangées, la réalisatrice de *Sans toit ni loi* et des *Glaneurs et la Glaneuse* a décidé de bousculer Créteil. Dans un débat qui l'oppose à Jackie Buet, cofondatrice et directrice du Festival, devant une salle vite survoltée, Varda suggère que le Festival évolue radicalement et que, dans cet événement jusque-là réservé à des femmes cinéastes, on accepte des œuvres de réalisateurs. Pourquoi ne pas projeter, par exemple, et discuter ensuite, le film d'un Iranien dénonçant l'enfermement des fillettes dans son pays? La formule actuelle est dépassée, a créé un ghetto ignoré des médias.

Son argumentation est truffée d'extraits visuels retraçant l'évolution du cinéma des femmes. Le premier tétanise la salle : une enfilade de vulves en très gros plan, filmées sans musique ni esthétique! Dans ce *Near the Big Chakra*, l'Américaine Anne Severson voulait, en 1971, démythifier le sexe féminin. Varda elle-même, en 1975, faisait rugir avec l'image d'une femme enceinte et nue, dansant. « Les femmes humiliées dans la pub, oui, dit-elle,

mais le système pileux, censuré! » D'où l'agressivité et la juste colère des femmes cinéastes de l'époque, pressées de changer la représentation des choses!

Arrivent 1979 et le premier festival de films de femmes. Très vite, Sceaux – puis Créteil à partir de 1985 – devient la vitrine et le lieu de rassemblement d'une génération de cinéastes plutôt isolées dans leur pays, peu diffusées, oubliées des grands festivals de Cannes ou de Berlin. Même le magnifique *Allemagne, mère bla-farde* de Helma Sanders-Brahms (1980) est peu vu en Europe. Grâce à Créteil, les Liliana Cavani (*Portier de nuit*), Margarethe von Trotta (*Les Années de plomb*), Catherine Breillat (*36 fillette*) accèderont souvent à une distribution internationale, comme les Jane Campion (*Un ange à ma table*), Safi Faye (*Mossane*)...

Les hommes sont « dissuadés » d'y entrer, et Varda l'admet : les femmes avaient besoin, au début, d'être entre elles afin d'exprimer une parole opprimée, des sujets aussi tabous que la violence conjugale, des « révoltes contre la société des pères ». « Mais

nous n'en sommes plus là, affirme-t-elle. En France, il y a des jeunes femmes dans tous les métiers du cinéma, sans discrimination. Aux derniers Césars, plusieurs films gagnants étaient faits par des femmes! » Et pour elle, cette ségrégation officielle donne mauvaise réputation à Créteil.

Jackie Buet accuse plutôt les médias de boudier, et même de censurer son festival. Avant de laisser la parole à la salle, composée à 90 % de femmes... plutôt fâchées. « Non, les choses n'ont pas assez changé! dit l'une. Il est naïf de croire que 50 % d'hommes faciliteraient la parole des femmes lesbiennes, transgenres, des femmes d'ailleurs ou opprimées! Créteil a encore sa raison d'être : donner une égalité des chances aux femmes. »

Varda insiste : « Pourquoi ne pas donner la priorité aux sujets et aux angles? Le propos et le traitement devraient importer plus que le sexe de la cinéaste. Il faut miser sur les hommes complices! Plusieurs, comme Bergman, Sembène Ousmane avec *Moolade* (sur l'excision) ou Cristian Mengiu avec son *4 mois, 3 semaines et 2 jours*, savent

Agnès Varda (à gauche) et Jackie Buet (à droite) opposent leurs points de vue lors d'un débat enflammé au festival de Créteil.



Lina Sanvedra

bien montrer les femmes... » « Mais leurs films sont déjà projetés partout, rétorque une spectatrice, alors que le *Dunia* de Jocelyne Saab (sur l'excision également) ne circule pas ! »

Deux jours plus tard, une table ronde réunit Jackie Buet, Nicole Fernandez-Ferrer, directrice du Centre audiovisuel Simone de Beauvoir à Paris, ainsi que les cinéastes Helma Sanders-Brahms (Allemagne), Virginie Peignien (France) et Lise Bonenfant (Québec) autour d'une question connexe : Le féminisme a-t-il changé l'image des femmes au cinéma ?

Si la production des femmes a offert, depuis 30 ans, un contrepoids bienvenu aux stéréotypes du cinéma de masse, en montrant « plus de femmes fortes et d'hommes sensibles », Hollywood n'a pas été « contaminé » par le féminisme ! Le cinéma français non plus, selon Virginie Peignien : « Je suis aussi comédienne et, à 40 ans, les rôles se font rares, comme si ça ne vendait plus ! Alors qu'en 2010, plus de la moitié de la population aura 60 ans ! » « Ce qui a changé en France, ajoute Nicole Ferrer, c'est que les filles ont envahi

les écoles de cinéma. Influencent-elles l'image donnée des femmes ? Dans le cinéma documentaire et militant, oui. Dans le cinéma de fiction, c'est plus difficile. »

La grande question demeure la possibilité de produire, de livrer une vision du monde de plus en plus éclatée, multiple. Des « films d'urgence sur des sujets tabous », selon l'expression de Jackie Buet, les femmes cinéastes sont passées à des thèmes fort variés, à des approches parfois très formelles, à des préoccupations aussi souvent politiques qu'intimes. La compétition de 2008 l'illustre bien. Dans le domaine du documentaire, le sort de la Tchétchénie côtoie celui de prisonnières françaises, de transsexuelles américaines, d'une divorcée palestinienne. Même du côté de la fiction, on passe de la crise identitaire d'une jeune Coréo-Américaine à la désintoxication d'une étudiante iranienne et à la résistance du peuple tibétain en Inde.

« On finance plutôt des films de combat, des policiers, etc., qu'on dit plus populaires, plus rentables au box-office que les histoires de relations humaines. »

**Helma Sanders-Brahms, Allemagne**

Le cinéma coûte cher : comment toutes ces réalisatrices, occidentales ou asiatiques, y arrivent-elles ? Les expériences semblent varier. L'Allemande Helma Sanders-Brahms précise : « Chez nous, après la grande vague des années 1980, les réalisatrices qui restent se réfugient à la télévision,

par manque d'appui et d'argent. On finance plutôt des films de combat, des policiers, etc., qu'on dit plus populaires, plus rentables au box-office que les histoires de relations humaines. » Elle-même vient de lutter pendant 12 années pour tourner un film sur la musicienne Clara Schumann.

Même Josiane Balasko, célèbre comédienne et cinéaste, invitée d'honneur et vedette du Festival, en arrache. Malgré ses succès de réalisatrice (dont *Gazon maudit*), elle a mis cinq ans à financer *Cliente*, en salle à l'automne 2008. « Les producteurs refusaient parce que c'est l'histoire d'une femme qui achète les services sexuels d'un jeune homme. Un homme, ce serait OK. Mais une femme, non ! En plus, on trouvait que le sujet allait à l'encontre de mon image d'actrice comique. J'ai dû écrire le livre, devenu un best-seller, pour que les financiers embarquent ! Alors oui, il y a parfois une censure financière contre les films de femmes. » Pourtant, peut-être parce qu'elle a enrôlé des comédiennes et des comédiens connus, Virginie Peignien a pu réaliser son premier court métrage, *Juste une heure*, où elle raconte l'histoire d'une femme qui aborde un inconnu dans la rue pour lui proposer de faire l'amour.

Aux États-Unis, où les fonds publics sont rares, Joy Dietrich a eu la chance d'en obtenir pour sa première fiction, *Tie a Yellow Ribbon* : « Je suis arrivée au bon moment avec le bon projet. » Une autre Américaine, Jennifer Fox, projette à Créteil les six heures de son fascinant documentaire *Confessions of a Flying Woman*, tourne caméra à l'épaule en Europe, en Asie et en Afrique du Sud, pour « montrer que les dilemmes de la femme moderne sont partout les mêmes : avoir des enfants ou pas ? Trouver la passion et conserver sa liberté ? Tout avoir ? Que sacrifier ? » Cette série, financée par un consortium international de sept télévisions, diffusée en Scandinavie et à

la BBC, projetée un peu partout, a été boudée par PBS – la télé publique des États-Unis – parce que, dit Fox, «j'y montre des femmes blanches et noires sur un pied d'égalité».

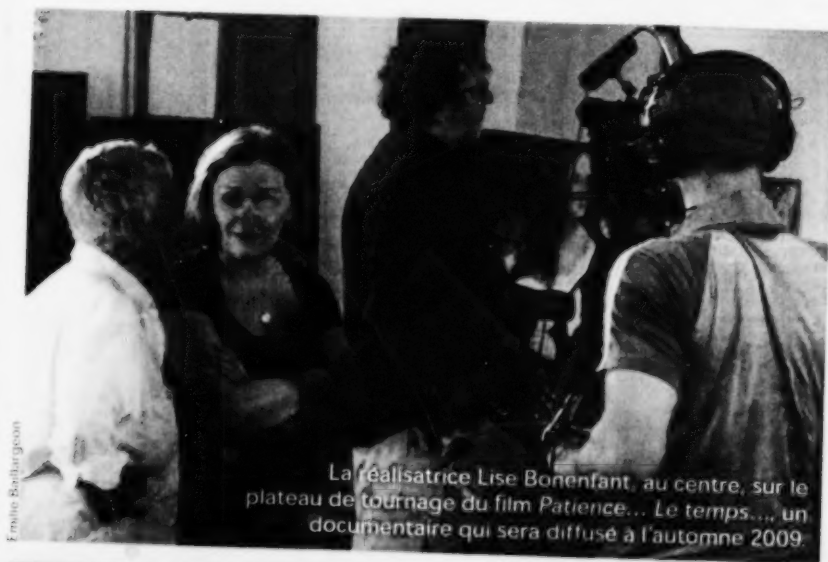
L'Australienne Kim Farrant a voulu explorer, avec *Naked from the Inside*, le rapport au corps et à l'identité. Un budget de 650 000 \$, cinq années

de travail. «Malgré le succès des Gillian Armstrong et Jane Campion (la seule femme à avoir obtenu une Palme d'or à Cannes pour *La Leçon de piano* en 1993), le cinéma australien demeure une industrie mâle. Il y a cependant des opportunités pour les femmes. Moi-même, j'ai été aidée par des femmes au pouvoir dans les institutions de financement.»

La Suédoise Christina Olofson, auteure du remarquable *Dirigenterna/Elles sont cheffes d'orchestre* (1987), déplore que les institutions scandinaves aient diminué leur financement des films de femmes. Et Lise Bonenfant rappelle les constats du groupe de pression Réalisatrices équitables : au Québec, les filles représentent presque 50 % de la population étudiante en cinéma mais, plus tard, leurs projets sont moins acceptés et moins financés par les institutions – moins de 15 % des budgets! – que ceux de leurs collègues masculins.

Sur le terrain, les Québécoises travaillent pourtant avec des gars, la mixité allant de soi. La question de Crêteil s'est posée à Vidéo Femmes, cette boîte de production de Québec qui fête en 2008 ses 35 années d'existence, un record. Lise Bonenfant raconte : «Est-ce qu'on fait rentrer des gars? "Pourquoi pas, disaient certaines de nos jeunes, Vidéo Femmes a l'air d'un ghetto..." Je leur ai répondu : "Pendant que la productrice Pauline Voisard travaillera pour le film d'un gars, elle ne travaillera pas pour vous." Le débat a été clos. Même chose pour Crêteil : le film d'un homme déplacerait forcément le film d'une femme...»

Pour Lise Bonenfant, comme pour la majorité des participantes, Crêteil demeure un festival nécessaire, tel quel. Pour promouvoir les jeunes réalisatrices. Et pour éviter d'oublier les pionnières. «Où trouver ailleurs des rétrospectives de ces Alice Guy, von Trotta, Varda, aussi importantes qu'un Visconti ou un Fassbinder?» lance une spectatrice. Il faut avouer que voir une cinquantaine de femmes cinéastes venues du monde entier monter sur scène à l'appel de leur nom, à la cérémonie d'ouverture, la Québécoise Helen Doyle coude à coude avec l'Indienne Chitra Palekar et la Sénégalaise Safi Faye, avait quelque chose de profondément réjouissant. ::



La réalisatrice Lise Bonenfant, au centre, sur le plateau de tournage du film *Patience... Le temps...*, un documentaire qui sera diffusé à l'automne 2009.

## LA MARQUE QUÉBÉCOISE

Crêteil, c'est aussi 30 années de présence québécoise et, en particulier, de collaboration avec Vidéo Femmes. En 2008, on célébrait les 30 ans de métier de Lise Bonenfant, jumelée à la Suissesse Carole Roussopoulos dans une rétrospective croisée de leurs formidables filmographies. Bonenfant, cette «écorchée de la vie, touchée par l'humain dans toute sa complexité», aura montré la violence des hommes... et des femmes comme la pauvreté des enfants, donné la parole à des toxicomanes ou à des itinérantes et signé de nombreux portraits, des infirmières aux femmes de Refus global. En partie grâce à Crêteil, ses films vivent encore. *Sous la peur* et *De l'ombre à la lumière* se retrouvaient même – traduits! – dans un festival à Séoul, en mai 2008. «Et c'est à Crêteil que nous avons rencontré ces Coréennes, confirme Martine Beurivage, directrice générale de Vidéo Femmes. Nous y avons aussi signé des ententes de coproduction et de distribution avec des compagnies françaises.» Pendant ce temps, Lea Pool commentait la projection de son *Anne Trister* (1986) dans la section Rétrospective. Et Helen Doyle voyait son *Birlyant, une histoire tchéco-tchène* (2008) rater de peu le premier prix de la compétition documentaire!



L'exciseuse et la mère de la jeune victime décédée d'une hémorragie à la suite de son intervention.

# PAS DE PARDON POUR L'EXCISION

Le Burkina Faso redouble d'efforts pour éradiquer les mutilations génitales féminines. Les exciseuses et leurs complices aboutissent maintenant en prison. Mais la lutte aux couteaux rouillés est loin d'être terminée...

| texte et photos : Melanie Loisel

À la Maison d'arrêt et de correction de Ouagadougou, deux vieilles femmes sont assises dans un coin avec des vêtements trop grands, les mains sales et l'air piteux. Elles sont là à attendre, chacune avec son mari. Depuis plus d'une heure, personne n'a dit un mot. Personne n'a même levé les yeux du sol. La veille, les policiers de la gendarmerie ont arrêté le quatuor au village de Zibako, à une quinzaine de kilomètres au nord de la capitale. Sawadogo Zoundou, 73 ans, est soupçonnée d'avoir excisé une adolescente de 14 ans qui est morte d'une hémorragie quatre jours après l'intervention. Son mari et les parents de la victime étaient complices. Ils ont tous été embarqués.

Au Burkina Faso, il n'y a plus de pitié à l'égard des exciseuses ! Depuis 1996, ce pays d'Afrique de l'Ouest s'est doté d'une loi pour réprimer l'excision. Elle impose des sanctions pénales à toute personne reconnue coupable d'atteinte à l'intégrité de l'organe génital de la femme. Et elle est appliquée avec une conviction croissante.

Sawadogo risque donc une peine allant de six mois à trois ans de prison ferme. Dans son cas, la peine à purger pourrait atteindre de 5 à 10 ans puisque la jeune fille est morte des suites de ses blessures.

Sawadogo ne réalise toujours pas les conséquences de son geste. Lorsqu'on lui demande, en moré, si elle savait que l'excision était criminelle, elle répond : « Oui. »

- Alors, pourquoi l'avez-vous fait ?

- C'est la tradition, parvient-elle à dire en se tournant les pouces.

- Vous aviez déjà été avertie ?

- Oui, mais je ne savais pas que j'allais être arrêtée.

- Et vous, pourquoi avez-vous fait exciser votre fille ?

- Parce que c'est la tradition, répond aussi la mère.



À une quinzaine de kilomètres de là, dans un luxueux salon de la résidence présidentielle, la première dame du Burkina Faso s'insurge contre cette tradition qu'elle qualifie de « barbare ». Chantal Compaoré discute autour d'un café avec ses amies – Monique, Mouna et Salimata – du combat qui reste à mener pour abolir réellement l'excision. La femme du président Blaise Compaoré s'est personnellement engagée dans la longue bataille contre les mutilations génitales. Malgré les apparences, c'est une femme de terrain. Toujours bien maquillée et coiffée, vêtue de ses plus beaux boubous, elle n'hésite jamais à se rendre dans les villages pour informer les habitants des risques liés à l'excision et sensibiliser les chefs.

« L'excision est un geste dégradant pour la femme, qui touche directement à sa féminité, et qui a de graves conséquences sur sa santé physique et psychologique, lance Chantal Compaoré. Il n'y a que l'éducation qui permettra d'enrayer cette pratique rétrograde ! »

Pour faire bouger les choses, la première dame a toujours usé de son influence sur le gouvernement burkinabé ainsi que sur les bailleurs de fonds étrangers. Depuis le milieu des années 1990, elle a convaincu des États comme le Canada, le Danemark et les Pays-Bas de financer des campagnes de sensibilisation contre l'excision. Des activités ont été organisées pour les chefs coutumiers, les leaders religieux, les forces de l'ordre, les travailleurs de la santé, les exciseuses, les jeunes... Environ 6 des 15 millions de Burkinabés auraient été informés des risques liés aux mutilations génitales. Ce qui a permis à des milliers de fillettes d'éviter de passer sous le bistouri – ou, plutôt, sous le vieux rasoir rouillé. En effet, les chiffres indiquent une importante diminution du phénomène. Selon la plus récente étude de l'Organisation mondiale de la santé, au Burkina Faso, 75,4 % des femmes



Chantal Compaoré, première dame du Burkina Faso, exerce son influence sur le gouvernement burkinabé et les bailleurs de fonds étrangers.

de plus de 20 ans sont excisées, contre 43,6 % des filles de 11 à 20 ans et 16,3 % des fillettes de 5 à 10 ans.

Mais Chantal Compaoré n'est pas du genre à se réjouir trop vite. Depuis quelques mois, malheureusement, la pratique regagne de l'ampleur au Burkina Faso. « Nous avons fait beaucoup de progrès au pays, mais dès qu'il y a un relâchement en matière de sensibilisation, les excisions reprennent, déplore-t-elle. Nous ne pouvons pas nous permettre de baisser les bras tant et aussi longtemps qu'une seule fillette risque d'être excisée ! »

En septembre 2007, une histoire a défrayé la chronique dans les médias africains et étrangers. Une vingtaine de filles âgées de 4 à 14 ans ont été opérées clandestinement dans trois villages de la commune de Pabré, à une vingtaine de kilomètres au nord d'Ouagadougou. Une adolescente

de 14 ans est morte. Sept autres fillettes ont dû être hospitalisées pour infection.

Dans ce pays, où environ 80 % des gens sont analphabètes et où seulement 15 % des filles fréquentent l'école, les traditions sont fortement enracinées. En 2007, les policiers de la gendarmerie sont intervenus 548 fois après avoir reçu un appel sur la ligne SOS Excision. « Nous nous rendons souvent dans les villages lorsque des rumeurs circulent à propos d'une fillette sur le point d'être excisée », raconte Mohamadi Ouedraogo, le gendarme qui répond aux appels d'urgence. Ces affaires ne se concluent pas toutes par des arrestations. Toutefois, 395 personnes (exciseuses, parents ou proches des victimes) ont été appelées à comparaître devant la justice l'an dernier. De ce lot, 50 ont été condamnées à des peines de prison : au moins



un an pour les exciseuses et quelques mois pour leurs complices.

« C'est très difficile de convaincre les vieilles femmes d'arrêter de pratiquer l'excision puisque cette coutume se perpétue de mère en fille, explique M. Ouedraogo, membre du Comité national de lutte contre l'excision. Malgré nos avertissements, elles recommencent presque tout le temps. Et le pire, c'est qu'elles acceptent de faire le sale boulot pour à peine 500 francs CFA, soit 1 \$ ! »

Douze années ont passé depuis l'interdiction de l'excision au Burkina Faso. Douze années de campagnes de sensibilisation. Au début, des caravanes parcouraient les villages en projetant un documentaire-choc du Comité interafricain de lutte contre l'excision. On y voit une fillette en train de se faire opérer. L'enfant hurle et se débat, en pleurs.

Kondobo Sibiri Dinaba Tigre, le chef de Nanoro, village agricole situé à 200 kilomètres d'Ouagadougou, n'oubliera jamais ces images troublantes qu'il a vues en 2000. Il avoue avoir été marqué à jamais. « La douleur que cette enfant a pu ressentir devait être atroce, dit-il. Nos filles ne méritent pas de souffrir comme ça. » Et pourtant... L'impression n'a pas été assez vive pour que le problème se règle. Il a fallu qu'une petite du village meure d'une hémorragie pour que la pratique soit vraiment interdite, il y a moins d'un an. Cette fois, Nanoro a vraiment été ébranlé. « Tout le village avait déjà entendu parler des risques de l'excision. On savait que cette pratique était mal, mais là, on en a eu la preuve. »

Le sujet demeure tabou. Si le chef de Nanoro, âgé de 85 ans, accepte d'en parler, la douzaine d'hommes qui l'entourent ne savent plus où regarder tellement la discussion les met mal à l'aise. Ils savent que leur mère, leurs sœurs, leur femme et leurs filles

ont toutes été excisées. « C'était une affaire de femmes, dont les hommes ne se mêlaient pas », explique M. Tigre. Il assure toutefois que les choses ont

« Nous avons fait beaucoup de progrès au pays, mais dès qu'il y a un relâchement en matière de sensibilisation, les excisions reprennent. »

**Chantal Compaoré,  
première dame du  
Burkina Faso**

changé. « J'ai bien averti les villageois qu'ils devaient maintenant signaler tout cas d'excision. Plus une fillette ne sera excisée tant que je serai vivant ! »

Les familles conservatrices continuent néanmoins à faire opérer leurs filles clandestinement. Elles les envoient soit dans la brousse, où personne ne peut entendre leurs cris, soit au Mali, où aucune loi n'interdit les mutilations génitales. La nouvelle tendance est d'ailleurs d'exciser des gamines de plus en plus jeunes, voire des bébés. L'opération perd donc son « sens » d'origine, celui d'un rite de passage par lequel la jeune fille en voie de devenir femme apprend à affronter la douleur pour pouvoir faire face aux accouchements futurs et aux souffrances de la vie.

Pourquoi pratiquer l'excision ? Certains affirment qu'elle rend le sexe féminin plus hygiénique. D'autres, qu'elle permet de contrôler les pulsions sexuelles des filles, qui demeurent ainsi vierges jusqu'au mariage. Il se trouve même des gens pour croire que le clitoris contient des vers et peut rendre l'homme impuissant, ou qu'il peut tuer un bébé à la naissance s'il y a contact avec la tête du nouveau-né.



Grâce à une fondation, le D<sup>r</sup> Akontionga opère gratuitement les femmes qui souffrent des conséquences d'une excision mal exécutée.

Après avoir parcouru presque toute l'Afrique en tant qu'ambassadrice du Comité interafricain de lutte contre l'excision, Chantal Compaoré a entendu plus d'une histoire d'horreur. Et elle ne se fait pas prier pour les raconter. « Au Bénin, une femme a déjà été excisée alors qu'elle était en train d'accoucher. Sa famille a eu peur qu'elle jette un mauvais sort au bébé et a demandé au médecin de pratiquer l'opération avant que l'enfant naisse. La femme est morte sur la table », raconte-t-elle. Et ce n'est pas tout. « En Éthiopie, les femmes mettent du foin et de la terre sur les parties génitales des fillettes qui viennent d'être excisées pour éviter l'hémorragie. Vous pouvez vous imaginer les infections qu'elles développent par la suite... »

À la clinique de santé SUKA, à Ouagadougou, le Dr Michel Akontionga s'insurge contre les excisions, souvent pratiquées dans des conditions insalubres. Ce petit homme d'une soixantaine d'années en a vu de toutes les couleurs depuis

qu'il soigne les femmes mutilées. Pour faire connaître les séquelles de l'opération, il n'a qu'à ouvrir son cellulaire, dans lequel il a enregistré une foule de photos explicites de sexes excisés. Certains sont en sang, d'autres sont purulents; on en voit qui ont été cousus avec des fils toujours visibles.

« Regardez ces plaies », lance-t-il en mâchouillant un gros *chewing-gum* qui, dit-il, lui enlève le mal de cœur. « Ces femmes souffrent d'hémorragie ou d'incontinence. Elles ne

pourront jamais avoir de relations sexuelles sans douleur de leur vie. » En plus, les vieilles utilisent le même couteau souillé pour exciser les fillettes, ce qui augmente les risques de transmission de l'hépatite B, du tétanos et du sida. Résultat : les femmes infectées sont très souvent marginalisées et exclues de la société. « Elles développent alors des problèmes psychologiques. Et c'est sans compter l'absence totale de plaisir ! »

## LES CHIFFRES QUI TUENT

- 130 millions de femmes sont excisées dans le monde
- 2 millions de filles chaque année subissent des mutilations génitales

(Source : UNICEF)

Faculté de l'éducation permanente  
La faculté d'évoluer

Travail + études =  
[www.fep.umontreal.ca](http://www.fep.umontreal.ca)

Certificats

Offerts le soir et le week-end

Hiver 2009

514 343.6090 + 1 800 363.8876

Université   
de Montréal

À la clinique SUKA, financée par une fondation sous la direction de Chantal Compaoré, le Dr Akontionga opère gratuitement les femmes qui souffrent des conséquences d'une excision particulièrement mal exécutée (comme une fistule, lésion du périnée qui cause des pertes nauséabondes). Il a soulagé environ 700 patientes depuis 1992. « L'implication de la première dame a fait toute une différence, reconnaît-il. Sans son aide, une infime partie de ces femmes auraient eu les moyens d'être opérées. »

Les Burkinabées les plus riches peuvent se payer un plus gros luxe encore : se faire reconstruire le clitoris, au coût de 350 \$. Michel Akontionga a appris cette technique développée par le médecin français Pierre Foldès. L'excision mutile le gland du clitoris, mais l'organe lui-même, long d'environ huit centimètres, reste caché derrière l'os du pubis. Il est possible de le faire ressortir et de lui reconstruire un capuchon de peau. « Certaines femmes peuvent retrouver une sensation, mais les plus frigides n'en auront pas plus, prévient le chirurgien burkinabé. Ça leur procure surtout un confort moral. »

Mouna est l'une des femmes qui ont testé cette technique innovatrice. Ses collègues de bureau se souviendront toujours de ce jour où elle est entrée en clamant : « Aujourd'hui, je vais avoir un nouveau clitoris ! » Cette fonctionnaire dans la quarantaine, mère de trois enfants, a décidé de tenter l'aventure, avec le soutien de son mari. « Lorsque nous sommes excisées, nous ne savons pas ce que nous manquons, explique-t-elle. J'étais donc curieuse de savoir si j'allais avoir plus de plaisir. »

Et puis ? Elle fait la moue. « J'ai retrouvé quelques sensations, mais rien de trop transcendant. Même si j'étais excisée, j'ai toujours eu une vie sexuelle active, et le fait d'avoir un clitoris n'améliore pas vraiment mes rela-



La mort d'une fillette du village de Nanoro à la suite d'une excision permettra d'éviter que cette petite Burkinabée fasse partie des prochaines victimes.

tions. » L'opération est douloureuse et la convalescence dure plusieurs semaines. Avant de promouvoir la reconstruction du clitoris, il vaudrait mieux soigner les femmes fistuleuses qui souffrent continuellement de pertes urinaires et vaginales, croit Mouna.

Justement, dans le chic salon de Chantal Compaoré, la première dame et ses trois invitées discutent du problème en finissant leur tasse de café. L'une d'elles, Monique Mujawamariya, une Canadienne d'origine rwandaise, dirige l'organisation québécoise Mobilisation Enfants du Monde. Elle organise présentement une mission qui aura lieu cet automne, du

21 novembre au 5 décembre, pour soigner les femmes mutilées, avec l'aide de médecins québécois. « Les conséquences de l'excision peuvent être dramatiques pour certaines femmes qui vivent avec des douleurs constantes. Certaines sont même marginalisées, isolées, voire chassées de leur village parce qu'elles ont des pertes vaginales et qu'elles dégagent des odeurs nauséabondes. C'est notre devoir de les soulager. » À défaut d'empêcher de nouvelles excisions, ce projet aidera au moins les victimes. Dans la longue bataille contre les vieux couteaux rouillés, toute forme d'aide est la bienvenue... ::

# Micheline, Camille et le

Rompue aux ouvrages universitaires, l'historienne des femmes Micheline Dumont vient de terminer son premier livre « grand public », *Le féminisme québécois raconté à Camille*. Sans vouloir devenir la « maman Fonfon » du féminisme, l'ex-professeure à l'Université de Sherbrooke et coauteure de *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles* souhaite offrir un récit simple et accessible de cette épopée extraordinaire qui a mis les femmes en marche à la fin du 19<sup>e</sup> siècle.

| par Sophie Doucet



● ● Micheline Dumont raconte le rapport des premières féministes  
 ● ● avec l'Église catholique, la longue lutte pour le droit de vote, la bataille pour le droit à l'avortement, l'épisode des « Yvettes » au référendum de 1980... Ce récit passionnant, elle l'offre à sa petite-fille de 15 ans, Camille Johnson, née dans un monde où les filles ont, à peu de chose près, les mêmes chances que les garçons. Elle l'offre aussi à toutes les Québécoises qui veulent se rappeler d'où elles viennent. Nous avons rencontré Micheline Dumont et Camille Johnson sur un banc de parc, dans la roseraie du Jardin botanique de Montréal. Entretien croisé sur le féminisme, mot qui a toujours fait peur.

*M<sup>me</sup> Dumont, comment vous est venue l'idée de ce projet ?*

Quand j'ai eu terminé, avec Louise Toupin, *La Pensée féministe au Québec* (Éditions du remue-ménage, 2003), qui était une anthologie de textes féministes, j'ai reçu beaucoup de commentaires. Les gens me disaient : « On aimerait lire un récit de l'histoire du féminisme, des débuts jusqu'à maintenant. » Je me suis aperçue qu'en effet, bien des gens ignorent cette histoire. Ils pensent qu'ils la connaissent parce

A la lecture du livre de sa grand-mère, Camille a réalisé que les conditions de vie dont elle profite aujourd'hui sont le fruit d'un travail colossal réalisé par les féministes qui l'ont précédée.



# féminisme

qu'ils ont vaguement entendu parler des suffragettes, mais ils ne la connaissent pas! C'est le cas des jeunes en particulier. Et même de beaucoup de femmes qui œuvrent dans des groupes de femmes. Je me suis dit que j'allais essayer de faire un récit simple, exempt de concepts compliqués et d'analyse idéologique. Et j'ai pensé l'adresser à Camille, qui est née en 1993, un siècle après la fondation du Conseil national des femmes du Canada. Je l'ai appelée et je lui ai demandé : « Accepterais-tu de le lire avant tout le monde et de m'indiquer les passages difficiles à comprendre? » Elle a dit oui.

*Camille, que connaissais-tu du féminisme avant de lire le livre?*

Ma grand-mère, ma mère – et mon père aussi – sont féministes. On m'a transmis ces valeurs-là depuis que je suis petite. Je me suis toujours dit que j'étais féministe. Quand j'entends un commentaire sexiste à l'école, je réplique. Mais je ne connaissais pas grand-chose de l'histoire du féminisme. Je connaissais les grands noms : Marie Gérin-Lajoie, Thérèse Casgrain... Le livre m'a fait réaliser que pour arriver où nous sommes aujourd'hui, il a fallu que nous travaillions fort! Il n'y a pas si longtemps, une femme ne pouvait rien faire sans la permission de son mari, même pas s'acheter une jupe!

*M<sup>me</sup> Dumont, vous avez déjà dit avoir mis beaucoup de temps à vous dire féministe, ce qui peut paraître surprenant!*

C'est vrai. J'étais un peu comme les jeunes d'aujourd'hui. J'ai eu le privilège de faire des études universitaires à la fin des années 1950, alors que très peu de femmes en faisaient. Je me disais : « Les portes sont ouvertes; si tu veux faire quelque chose, tu te

grouilles et tu le fais! » Les affaires de bonnes femmes, ça ne m'intéressait pas! J'avais des amies qui étaient parmi les fondatrices de la Fédération des femmes du Québec et je me disais : « Qu'est-ce qui leur prend? » Puis est venu le mouvement des féministes radicales. Un jour, de passage à Montréal, je me suis arrêtée dans une librairie et j'ai acheté *Ainsi soit-elle* de Benoîte Groult, parce que tout le monde en parlait. Je suis montée dans l'autobus pour Sherbrooke et j'ai commencé à le lire. En arrivant à destination, j'étais devenue féministe. Ça a été aussi simple que ça. Cependant, autour de moi, beaucoup de femmes hésitaient à se dire féministes. C'est un mot qui a toujours fait peur au monde. Pourtant...

*Camille, qu'est-ce qui t'a marquée ou étonnée le plus dans le livre?*

Ce sont surtout les années 1970 et 1980, où il se passe beaucoup de choses! Tout arrive en même temps : la bataille pour l'avortement, le référendum... Les femmes sont très présentes, elles essaient de prendre leur place, elles font des manifs, elles disent : « Il faut que l'on nous prenne au sérieux! On veut vraiment l'égalité, ce n'est pas une blague! » Elles inventent des slogans comme : « Pas de libération du Québec sans libération des femmes; pas de libération des femmes sans libération du Québec! » Elles s'intéressent beaucoup aux questions politiques. Et ça ne fait pas si longtemps qu'elles ont le droit de vote!

*Aujourd'hui, sens-tu que les filles et les garçons sont parfaitement égaux?*

Égaux, oui, mais on n'a pas toujours les mêmes idées. Certains garçons de mon âge se sentent concernés par l'éga-

lité des sexes; d'autres, pas du tout. N'empêche, je suis très contente de vivre à mon époque. Ce n'est pas parfait, on n'a pas encore l'égalité salariale dans tous les domaines mais, franchement, il y a eu de grandes améliorations. Si j'avais vécu il y a 100 ans, je n'irais pas à l'école, je serais chez moi en train de faire du ménage avec ma mère (rires)!

*M<sup>me</sup> Dumont, quel est votre objectif avec ce livre?*

Je souhaite atteindre le plus grand nombre de personnes possible, mettre le féminisme dans la mémoire collective, donner une légitimité au mouvement, le libérer de sa mauvaise réputation! Ça me fâche que tant de jeunes femmes, aujourd'hui, disent : « Moi, je veux être policière ou moi, je ne veux pas me marier, ou encore moi, je n'accepte pas que mon compagnon agisse de telle façon... mais je ne suis pas féministe. » Au fond, elles sont comme moi il y a 30 ans : féministes sans le savoir. Je voudrais les persuader : « Écoutez, ce n'est pas dangereux. Si plus de femmes se disaient féministes, ça aiderait la cause. »

*Êtes-vous optimiste quand vous pensez à l'avenir des filles de la génération de Camille?*

Pour cette génération, je ne sais pas, il y a encore trop d'inconnu. Mais j'ai pleinement confiance dans les filles qui ont 20 ans aujourd'hui. Elles sont très mobilisées, contre le capitalisme, la mondialisation, pour la protection de l'environnement, le pacifisme. À mon avis, un nouveau féminisme va ressortir de tout ce brassage d'idées.

Micheline Dumont, *Le féminisme québécois raconté à Camille*. Éditions du remue-ménage, 2008, 248 p.



# Kaléidoscope

Dresser un bilan de la première décennie du 21<sup>e</sup> siècle serait prématuré, mais essayer de la circonscrire, de faire le point peut guider notre réflexion pour l'avenir. C'est dans cette optique que le journaliste Nicolas Langelier a invité de remarquables membres de la relève culturelle et intellectuelle québécoise à lui faire part de leur vision de la première décennie des années 2000.

| par Anne-Christine Schnyder

- R
- afaële Germain, Hugo Latulippe, Fanny Britt, Séripop et Karina Goma, notamment, ont accepté
  - l'invitation de Nicolas Langelier. De plus, en leur demandant de se prononcer sur l'avenir du livre, sur ses manières de survivre à l'art numérique et de se démarquer d'un contenu Web, et parce qu'au-delà du propos, produire un livre agréable à regarder faisait partie intégrante de sa démarche, Nicolas Langelier leur a donné carte blanche sur le ton et la forme. « Il y a des textes de fiction, d'analyse, des illustrations, des photos... Ça va dans toutes les directions, mais l'accumulation des différents points de vue finit par tracer un portrait assez complet de notre époque. »

Nicolas Langelier a convié des leaders de sa génération à s'exprimer sur notre époque avec le médium de leur choix.

QUELQUE  
PART  
AU DÉBUT  
DU XXI<sup>E</sup>  
SIÈCLE

## Mécanisme de défense



Issu d'un contexte d'oppression, le réalisme magique est un genre littéraire originaire d'Amérique latine. Sorte d'antidote aux mécanismes de la domination qui contaminent l'imaginaire de chaque individu, il est caractérisé par l'incursion du surnaturel dans la réalité et permet de s'affranchir des oppressions politiques, culturelles ou sociales. Didactique mais accessible, cet ouvrage retrace – à grand renfort d'exemples – l'historique et l'évolution du réalisme magique et, bien sûr, son essence rebelle. Il démontre comment bon nombre d'écrivaines s'en sont servies pour remettre en cause la domination masculine, les stéréotypes. Pour bouleverser l'ordre établi, pour transcender les rapports de sexes, mais aussi pour exprimer des réalités impossibles à dire à l'intérieur de la rationalité masculine. |

Katherine Roussot, *Décoloniser l'imaginaire. Du réalisme magique chez Maryse Condé, Sylvie Germain et Marie Ndiaye*, L'Harmattan, 2008, 258 p.

## Devoir de mémoire



De Sappho à Azucena Villaflor, en passant par Mary Shelley et Melanie Klein, l'auteure s'est donné pour mission de rappeler les faits d'armes (parfois littéralement) de 39 femmes brillantes du monde occidental, de l'Antiquité au milieu du 20<sup>e</sup> siècle. Célèbres ou méconnues, celles-ci ont toutes été des pionnières à leur façon et ont contribué à faire avancer la cause des femmes. Vivant seule par choix, la romancière Jane Austen a prôné, par exemple, qu'une célibataire

**Pourquoi avoir approché ces « leaders créatifs » en particulier ?**

Malgré leur jeune âge, la plupart de ces leaders ont fait leurs preuves, et cela ne saurait tarder pour les autres. Je pense que ces membres de la relève vont devenir des figures importantes de la société québécoise, des références. J'aime et je respecte leur travail, leur jugement. Il fallait que ces personnes aient une vision de notre décennie et que celle-ci se soit traduite dans leur production. C'était le critère. Je cherchais des gens qui pourraient nous aider à trouver un sens à ce que nous vivons et qui, quand nous avons encore les deux pieds dedans, nous semble parfois très confus.

**Pourquoi avoir uniquement réuni des gens de moins de 40 ans ?**

J'ai beaucoup de tendresse et d'admiration pour ma génération dans la mesure où je trouve que, socialement, économiquement et simplement pour ce qui est de l'air du temps, nous n'avons pas eu la vie facile. Nous

n'avons pas eu de grand événement rassembleur, notre Mai 68 ou notre projet de pays, quelque chose qui aurait pu nous mobiliser et peut-être nous orienter vers une certaine direction. Dans la société actuelle, beaucoup de forces sont plutôt de nature à diviser les gens. L'individualisme est de plus en plus marqué, et les communautés sont toujours plus petites. Je voulais donc prendre leur pouls en tant que génération, savoir comment ces leaders créatifs ont perçu cette décennie et s'en sortent au crépuscule de celle-ci, avec les nuages environnementaux, sociaux, politiques et économiques qui s'accumulent sur nos têtes.

**Qu'est-ce qui vous a le plus étonné dans leurs témoignages ?**

J'ai été surpris du pessimisme qui se dégage de plusieurs contributions. Sauf que lorsque je regarde autour de moi – et c'est quelque chose qui est aussi très présent dans le livre –, je sens un besoin de retour vers un esprit de communauté, vers la solidarité. Ce changement de valeurs chez ceux et celles

qui se rendent compte que la modernité nous a menés dans une espèce de cul-de-sac me permet de garder espoir pour l'avenir, de voir sur quoi travailler pour être plus heureux. ::

Nicolas Langelier, *Quelque part au début du XX<sup>e</sup> siècle*, La Pastèque, 2008, 168 p.

**EXTRAIT**

« Sans doute les historiens du futur arriveront-ils à trouver un sens à tout cela, à cette décennie non conformiste mais conventionnelle, individualiste mais ultra-connectée, hypertechnologique mais attachée à une certaine image idyllique du passé, conscientisée mais inconsciente, hédoniste mais obsédée par la santé, militante mais si fréquemment apathique. [...] Il n'est donc pas surprenant qu'une foule de questions nous submergent. Qu'est-ce qui définit notre époque ? Qu'est-ce qui nous définit, nous, qui l'avons vécue, subie, inventée ? Ou en sont nos projets, nos rapports humains, nos rêves ? »

Nicolas Langelier

## Sortir de l'oubli

était aussi respectable et avait autant de valeur qu'une épouse. Si plusieurs portraits – qui tiennent davantage de l'esquisse – nous laissent sur notre faim, faute d'être suffisamment exhaustifs, ils ont néanmoins le mérite de nous faire découvrir des femmes aux parcours fascinants et de nous donner envie d'en savoir plus, notamment sur Ada Byron Lovelace, qui a été à l'origine du langage informatique, ou sur Lady Mary Wortley Montagu, qui a découvert le vaccin contre la variole. |

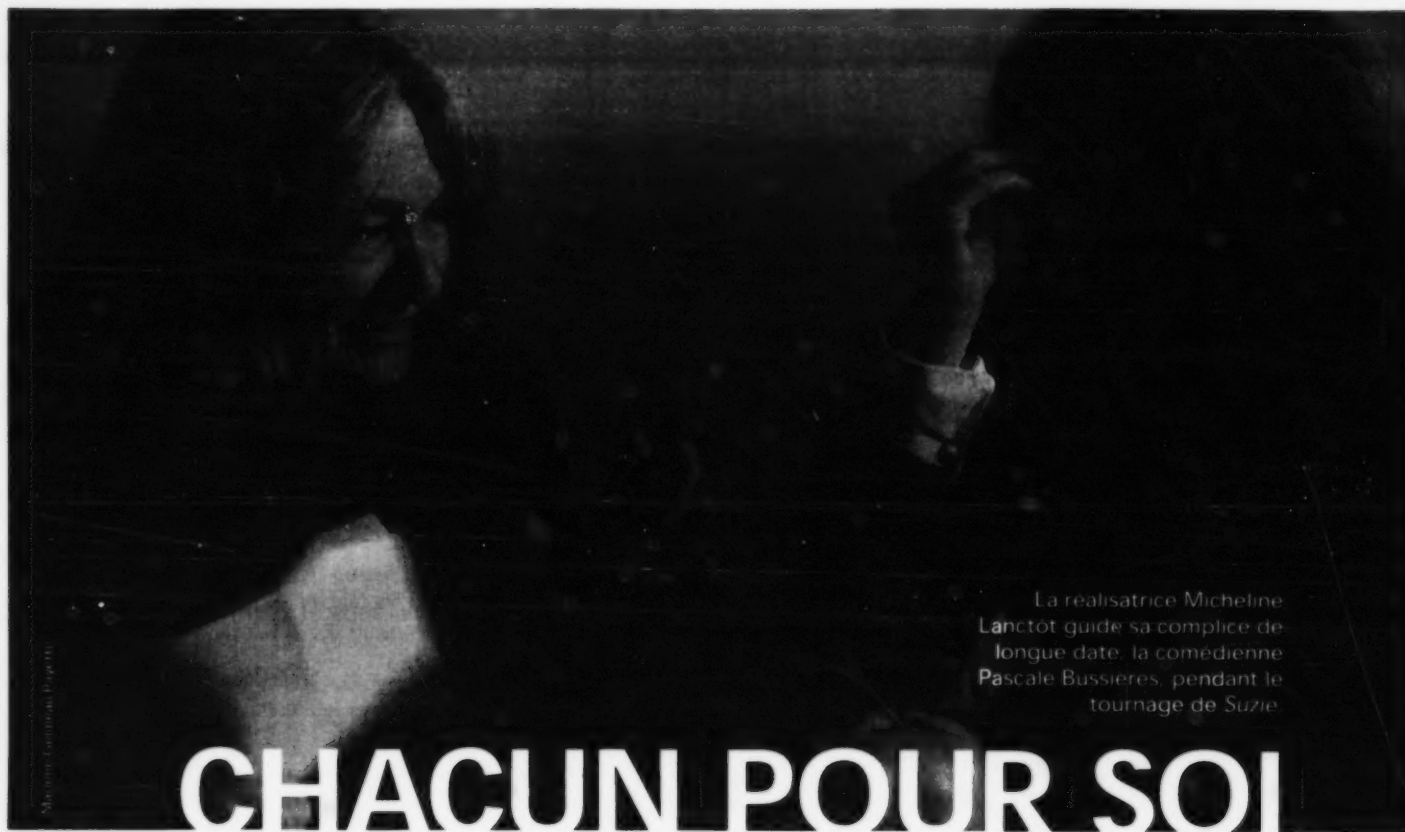
Clara Obligado, *Pionnières et scandaleuses. L'Histoire au féminin*, JC Lattès, 2008, 336 p.



À l'instar de Clara Obligado, mais en focalisant uniquement sur les créatrices, Liliane Blanc réhabilite la mémoire d'illustres femmes, dont plusieurs ont sombré dans l'oubli ou n'ont jamais eu la chance de sortir de l'ombre. Alors que la production féminine a été abondante à travers les siècles et dans le monde, les créatrices sont généralement absentes des textes sur l'histoire de l'art et des encyclopédies musicales ou littéraires. Sauf « rares exceptions, tous les noms inscrits qui font partie du patrimoine artistique mondial sont des noms masculins », affirme M<sup>me</sup> Blanc. Par un ouvrage extrêmement touffu et bien docu-

menté, elle répare ainsi ces omissions et rend à César ce qui est à César ou, plus exactement, attribue peintures, sculptures, écrits et autres œuvres à celles qui les ont créées. |

Liliane Blanc, *Une histoire des créatrices. L'Antiquité, le Moyen Âge, la Renaissance*, Sisyphe, 2008, 474 p.



La réalisatrice Micheline Lanctôt guide sa complice de longue date, la comédienne Pascale Bussières, pendant le tournage de *Suzie*.

# CHACUN POUR SOI

*Suzie*, le nouveau film de Micheline Lanctôt, arrive sur nos écrans, abordant sans tabou mais avec beaucoup de sensibilité le mal du siècle : notre difficulté à communiquer. Rencontre avec sa réalisatrice, une femme volontaire et déterminée qui n'a vraiment pas la langue dans sa poche.

| par Helen Faradji

● sa seule poignée de main, on le sent : Micheline Lanctôt ● est une femme de caractère. Rien ne semble lui faire peur. Que ce soit dans ses paroles ou dans ses films, la cinéaste et actrice a toujours fait preuve d'un franc-parler et d'une audace rares dans un paysage culturel au conformisme parfois démoralisant. Son nouveau-né, *Suzie*, qui relate l'histoire d'une chauffeuse de taxi (qu'elle joue) aux prises avec un petit garçon autiste abandonné par ses parents un soir d'Halloween, ne fait pas exception. Dur, audacieux et vivant, il est à l'image de sa réalisatrice.

*Comment est née l'histoire de Suzie ?*

D'abord de mon désir de jouer. J'ai passé un certain âge et, depuis quatre ans, je ne travaille plus comme actrice. C'est très difficile pour les femmes de plus de 60 ans d'avoir accès à des personnages à part entière, pas juste des grands-mères. Notamment à la télévision, avec l'avènement de la haute définition. Comme si on arrêtait brutalement d'être séduisantes ou dyna-

miques après 40 ans ! La culture du jeunisme, dans ce milieu, est très nocive. Pour moi, il est très important que les films mettent en scène des modèles de femmes différents. J'ai écrit *Suzie* dans cet état d'esprit, en inventant un personnage de mon âge, brisé par la vie et paumé. Le reste de l'histoire s'est ensuite imposé très vite. C'est une histoire très linéaire que j'ai gardée la plus simple possible pour coller à ce que je voulais : un film très intime, très proche de la vie et des personnages, sans effets spectaculaires.

*Le rôle de Suzie est très difficile. Vous l'avez écrit, mais pouvez-vous comprendre ce personnage ?*

Oh oui ! Suzie est issue de mon expérience. En apparence, elle est bourrue et refuse le contact avec les autres parce qu'elle souffre trop, et ça, je connais (rires). C'est ma façon de me défendre. Elle est une survivante. Même si je n'ai pas vécu sa vie, c'est un genre de personnage très proche de moi. Quant à l'enfant, il a les mêmes traits de caractère que Suzie. Je n'ai pas voulu parler de son autisme en particulier,

mais l'utiliser comme une métaphore du monde d'aujourd'hui. Ces deux personnages représentent le déficit de communication, l'impossibilité d'entrer en relation avec les autres, le repli sur soi. Ils portent également ce qui était essentiel pour moi : le refus de la sentimentalité. Ils ne sont ni sympathiques ni attachants et m'ont permis, j'espère, d'approcher une part de vérité. Jean Renoir disait : « Ne soyons pas sentimentaux, soyons vrais. » C'est une règle pour moi.

*Le film brise également plusieurs tabous quant à la représentation traditionnelle de la mère au cinéma...*

Après *Le Piège d'Issoudun*, qui évoquait le suicide d'une femme avec ses enfants, j'ai encore une fois voulu régler mes comptes avec la maternité. C'est une question dont on ne parle pas, sinon avec un sentimentalisme très loin de la vérité, incarné par exemple par l'image de la « maman tarte aux pommes ». Pourtant, la maternité peut être très difficile à vivre. J'ai eu de très beaux moments avec mes enfants, mais j'ai trouvé ça très dur et je ne suis pas la seule. C'est important de rappeler qu'on passe toutes par là. Je me souviens que, quelques jours après son accouchement, ma fille m'a appelée, paniquée, en me disant : « Maman, j'ai le goût de jeter mon bébé par la fenêtre! C'est normal? » Et je lui ai répondu : « Ma fille, tu es sauvée. Ce n'est ni la première, ni la dernière fois que tu te dis ça. Ça va arriver au moins 150 fois, mais dis-le. » Il faut le dire. Moi, je l'ai pensé, mais j'avais trop honte. Tellement de femmes sont coincées par leur milieu, leur éducation ou leur conscience qu'elles n'arrivent pas à avouer leur détresse. Alors qu'en parler, communiquer, c'est déjà un premier pas vers la solution. C'est certain que la société dans laquelle on vit n'aide pas à faire ce genre d'aveux. L'accent est mis sur la performance et rien, ou presque, n'est fait pour aider

à diminuer le stress des familles. La pression mise sur les parents est effrayante. En France, il existe des tarifs familiaux préférentiels, des crèches dans les entreprises, sans compter que tout le monde a un mois et demi de vacances par année... Comment se fait-il qu'ici, dans notre société dite évoluée, ça n'existe pas? Les enfants et les familles sont une richesse sociale. La société doit prendre ses responsabilités, elle aussi.

*Pensez-vous maintenant avoir réglé vos comptes avec la maternité, comme vous dites?*

Peut-être. Une chose est sûre, mon prochain projet ne traite pas du tout de ce sujet. Je suis en train de finir un scénario dont je suis très fière. C'est un très beau projet, original et encore une fois autobiographique, qui relate l'histoire d'un triangle amoureux entre une petite fille de 12 ans, une religieuse et un père dominicain en 1958. Pour l'écrire, j'ai relu le missel; j'ai été frappée par la force et la beauté du langage liturgique. Mon scénario en est empreint et vise à faire ressortir la grandeur des religieux, dont la sérénité et le courage me semblent aussi admirables que fascinants. Au Québec, concernant la religion, on a jeté le bébé

avec l'eau du bain, alors qu'on aurait pu en garder les aspects plus lumineux. J'aimerais vraiment que ce soit mon prochain film.

*Après Sonatine en 1983 et Deux Actrices en 1993, vous retrouvez Pascale Bussières dans Suzie.*

*Quel lien entretenez-vous avec cette actrice?*

Honnêtement, chaque fois que j'écris un film, la première personne à laquelle je pense, c'est elle. De plus, juste avant que je n'écrive *Suzie*, nous venions de jouer ensemble pour la première fois dans la série *Belle-Baie*. Cette expérience et la complicité rare qu'on a eue sur le plateau m'ont tellement émue que j'ai eu envie de recommencer. Pour mon plus grand bonheur, elle a accepté de jouer le rôle de Vivianne, la mère du petit autiste. Pascale, c'est vraiment une nature. Même à 13 ans et demi, dans *Sonatine*, il était évident qu'elle était faite pour ce métier. En plus, c'est une belle fille. Elle rend tout le monde jaloux : elle est belle, fine, intelligente, drôle! Et elle a cette photogénie extraordinaire qu'ont toutes les grandes actrices, comme Juliette Binoche ou Geneviève Bujold. La caméra l'adore. Pourquoi je me priverais d'un tel talent? ::

Dans son film *Suzie*, Mich line Lanctôt tient le rôle d'une chauffeuse de taxi.





# UNE JOURNÉE À BIMBOLAND

| par Marie-Jeanne Fragu

● L'ancé depuis peu, un site Internet d'élevage de *bimbos* ● [sic] cartonne. Suffit de s'y connecter pour voir grossir en temps réel le nombre d'abonnés.

Mais c'est quoi, une *bimbo*?

Une petite recherche permet de découvrir que *bimbo* vient de l'italien et signifie « jeune enfant » ou « bébé de sexe masculin » (selon huit dictionnaires consultés par acquit de conscience ou incrédulité, je vous laisse juger...). Récupéré au début du 20<sup>e</sup> siècle par la langue anglaise, le terme désigne, en argot, une femme belle mais superficielle. Comment ce mot a échappé à tout contrôle et son genre a pu glisser du masculin au féminin, ça, c'est une autre histoire!

À Bimboland, le « bébé » est une femme, jeune, avec un QI de 70, et il a des seins, de beaux seins... et le choix de les faire refaire. On est loin des *tamagotchis*... ou peut-être pas tant que ça. Qui sait?

Je n'épiloguerai pas sur la genèse d'une « bonne » idée, le danger psychologique, le deuxième ou pas deuxième degré et le scepticisme qui me poussent à prendre mon ticket d'entrée pour Bimboland. Après trois refus – sûrement motivés par le nom simpliste de mon avatar –, je me dis qu'on n'en est pas à un archétype près, et je lance : ÉveouVenus, un Sésame qui m'ouvre

instantanément la porte de cet univers de fantasmes.

Premier palier : « Aucun mec », « Aucun logement ». Ça part mal, ma vieille! Ici, tout se monnaie en Bimbos d'or, et même draguer a un prix. Je lis à l'entrée de la boîte de nuit : « C'est ici que vous allez draguer et trouver un petit copain. Votre petit copain vous rapporte un salaire tous les jours. Plus votre niveau est élevé, plus vous obtiendrez un petit copain riche. » ??...!!...??

Ici, tout se monnaie en Bimbos d'or, et même draguer a un prix.

Exit Cendrillon. Ici, on ne mélange pas les torchons et les serviettes. Le but du jeu étant de franchir des paliers grâce à la Bimbo attitude, je me dis que j'ai du chemin à faire. Bon, tant pis, je vais danser. Danser! S'amuser au lieu de mettre le grappin sur un mec riche qui fera bouillir ma marmite! Quelle audace! Au vu de mon comportement réactionnaire, je réalise que faute d'acquiescer des points de Bimbo attitude et de me faire entretenir, je pourrais trouver un travail. Direction l'Agence pour l'emploi. Seul poste offert : boulangère. La formation coûte 250 Bimbos d'or pour un salaire de 50 Bimbos d'or. Cherchez l'erreur!

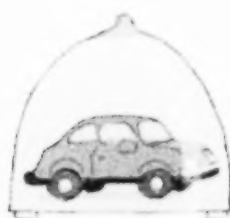
M'instruire alors, poursuivre des études, aspirer à un avenir meilleur... Allons à la bibliothèque! Mais ici, le jeu me rappelle à l'ordre : « Votre bimbo est en train de danser pour encore 24 minutes. » Ah, quelle écorvelée, celle-là!

Peut-être qu'avec un beau décolleté? Coût d'une nouvelle paire de seins : 11 500 Bimbos d'or pour 2000 Bimbos attitude et la chance de draguer un mec riche... Cruel dilemme!

Là, je me sens seule, très seule, et j'avise l'enseigne du psy : 50 Bimbos d'or pour 60 Bimbos attitude. Y a pas photo, le rapport qualité-prix vaut le détour!

Alors résonnent à mon oreille des mots que je ne veux pas entendre. Sommes-nous nos propres ennemies? Dans ce désir de plaire, où finit le jeu et où commence le transfert? Des années de lutte à dénoncer les mensurations improbables de Barbie n'auraient-elles servi à rien? Éleve-t-on des bimbos comme on élève de petits animaux de compagnie?

Soudain, je rêve de Monsieur Bimbo et de ce monde, pas si virtuel, où salon de muscu, terrain de golf, aréna et bar de danseuses auraient pignon sur rue. Déjà, je vois luire en lettres d'or : « Séduis une femme intelligente : 50 000 Bimbos attitude! »





## INFO-ABONNEMENT

4

façons simples  
de s'abonner

:: PAR TÉLÉPHONE

1 800 665-5372

:: PAR INTERNET

[www.gazettedesfemmes.com](http://www.gazettedesfemmes.com)

:: PAR TÉLÉCOPIEUR

514 333-9795

:: PAR LA POSTE

Gazette des femmes  
Service aux abonnements  
4380, rue Garand  
Saint-Laurent (Québec) H4R 2A3

Vous pouvez maintenant effectuer toutes vos transactions par **Internet**.

[www.gazettedesfemmes.com](http://www.gazettedesfemmes.com) a été conçu pour vous faciliter la vie ! Gérez en ligne toutes les questions concernant votre abonnement.

C'est **sécuritaire, facile et rapide** !

:: Pour que la *Gazette des femmes* vous suive partout...

Modifiez votre adresse postale ou courriel par Internet. Pourquoi ne pas en profiter pour renouveler votre abonnement ? Vous éviterez de recevoir plusieurs avis et vous contribuerez ainsi à la protection de l'environnement.

:: Offrez un abonnement-cadeau.

:: Consultez votre compte d'abonnée et la date d'échéance de votre abonnement.

Publiée cinq fois par année, la *Gazette des femmes* vous renseigne sur la vie des femmes d'ici et d'ailleurs !

Disponible en kiosque pour seulement 3,50 \$ par numéro !

Abonnez-vous pour un an et économisez 1,50 \$ par numéro !





Les élèves québécois ont terminé  
au premier rang lors d'une évaluation  
pancanadienne.

Libérez-vous des idées reçues

• [ledevoir.com/education](http://ledevoir.com/education) •

**LE DEVOIR**.com